

# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

AUTEURS ÉTRANGERS

## SHAKESPEARE

(DEUXIÈME ARTICLE.)

**I**L n'est ni probable, ni désirable, qu'une jeune fille lise tout Shakespeare; elle ne s'y plairait pas, & si elle s'y plaisait, ce goût-là ne serait point sans danger; on n'était pas délicat du temps d'Élisabeth, & le génie lui-même s'imprime du temps où il vit, comme les eaux, si puissantes qu'elles soient, prennent la couleur du fond sur lequel elles coulent.

Nous analyserons les principales pièces du tragique Anglais, en citant quelques-uns de ces morceaux immortels où l'amour, la pitié, le crime, le remords vivent, comme vit l'argile sous le pinceau de Michel-Ange, ou la toile sous le pinceau de Rubens.

Jetons un regard sur les premières pièces de ce vaste répertoire. *La Tempête* est une espèce de féerie qui, de nos jours, serait jouée à grands renforts de trucs & de décors superbes, & vraiment, les machinations du magicien Prospero, l'enfantillage gracieux de Miranda, les complots ourdis par les naufragés auraient besoin, pour intéresser, du prestige de la scène. Ariel seul, ce charmant génie aux ordres de Prospero, demeure le type de ces fantaisies que Shakespeare a aimées, & dont il a pris l'idée, peut-être, au foyer paternel, dans les contes de fées, dans les histoires d'ondines & de lutins que les pays du Nord ont toujours aimés.

Les souvenirs de la littérature italienne, galante, efféminée, amie des jeux de mots & des images forcées, se retrouve dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, espèce d'imbroglia où le comique domine souvent. Certains monologues de Lance, le personnage sacrifié de la pièce, ont une gaieté de bon aloi; mais dans les personnages de Sylvie & de Julie, de Valentin & de Protée, on ne présente encore ni Cordélie ni Macbeth. Cette pièce & la *Douzième nuit* qui la suit dans l'ordre chronologique, sont les premiers tâtonnements du talent qui essaye ses forces, qui imite encore ceux qui l'ont précédé dans la carrière, en attendant qu'il trouve le sillon où il dominera seul. Et le sillon de Shakespeare n'était pas celui de la comédie italienne, de ses amoureux & de ses bouffons, dans les plus sombres tragédies, dans les luttes les plus déchirantes de l'âme, qu'il devait puiser ses accents incomparables. Eschyle & Sophocle n'ont pas chanté les jeux des bergers, ils les ont laissés à Théocrite.

Dans *Mesure pour mesure*, le caractère d'Isabelle a des traits purs & touchants; son frère Claudio est en prison, sous le coup d'une sentence capitale; elle pourrait le sauver par un acte contraire à la vertu; mais la religieuse & fière jeune fille ne s'y soumet pas, & dans la situation la plus difficile, implorée par son frère qui veut vivre, elle



trouve, pour l'exhorter à mourir, des accents à la fois héroïques et tendres, qui contrastent avec le dialogue libre & grossier de cette pièce.

Enfin nous arrivons à *Othello*, première révélation du sombre génie dont nous traçons l'esquisse. Desdémone, la fille du sénateur Brabantio, s'est éprise du Maure Othello, que la république emploie au commandement de ses armées. La colère de Brabantio est douloureuse & terrible : il accuse Othello devant le Sénat, il s'écrie :

BRABANTIO.

Une jeune fille modeste, d'un caractère si timide & si réservé qu'elle rougirait d'elle-même, comment supposer, qu'au mépris de ce qu'elle devait à son pays, à son rang, à sa réputation, elle ait pu aimer ce qu'elle craignait de regarder ? Comment croire la perfection capable de faillir ainsi à l'encontre de toutes les lois de la nature ? un pareil phénomène ne saurait s'expliquer que par les prestiges d'un art infernal. J'affirme donc que le Maure a agi sur ma fille au moyen de philtres qui égarent les sens, & à l'aide de breuvages préparés dans ce but.

La réponse d'Othello est pleine de noblesse :

OTHELLO.

Brabantio m'aimait, il m'invitait souvent ; il me demandait l'histoire de ma vie, année par année : les batailles, les sièges, les événements divers où j'ai figuré. Je lui racontai ma vie entière, depuis les jours de mon enfance jusqu'au moment de ce récit. J'eus occasion de parler de grands désastres, de malheurs attendrissants, de la mort affrontée sur la brèche : je lui dis comment j'avais été fait prisonnier par l'ennemi insolent & vendu comme esclave, comment je fus racheté, & ce qui m'advint pendant mes voyages ; j'eus à parler fréquemment de cavernes, de sauvages déserts, d'après souterrains, de rocs escarpés... Desdémone prêtait une oreille attentive à ces récits ; de temps à autre, néanmoins, les soins de la maison l'obligeaient à s'éloigner ; après les avoir expédiés à la hâte, elle revenait aussitôt prêter une oreille attentive à mes discours. Je vis plus d'une fois couler ses larmes au récit de quelque événement douloureux enduré par ma jeunesse. Ma narration terminée, elle me donna, pour ma peine, maint soupir ; elle jura qu'en vérité cela était étrange, plus qu'étrange, que c'était attendrissant, singulièrement attendrissant, elle souhaita de n'avoir point entendu mon récit, & toutefois elle eût désiré que le ciel eût fait d'elle un pareil homme. Elle me remercia. Enfin, elle m'aima pour mes périls, je l'aimai pour sa pitié. Ce sont là les seuls sortilèges que j'aie employés.

Desdémone, interrogée à son tour, dit :

« C'est dans l'âme de mon Othello que j'ai vu

son visage ; à sa gloire & à sa vaillance j'ai enchaîné mon cœur & ma destinée.

Elle va s'éloigner, mais son père lui jette un dernier & sinistre adieu :

« Maure, dit-il, aie l'œil sur elle, ne la perds pas de vue ; elle a trompé son père, elle pourra te tromper à ton tour. »

Dès ce moment, un invincible soupçon germa dans l'âme d'Othello ; cette âme tendre & sauvage est défiante des autres, parce qu'elle est défiante d'elle-même.

Auprès du Maure se trouve son mauvais génie, Yago, qui prend un plaisir infernal à allumer dans le cœur des autres les plus cruelles passions. Chacune de ses astucieuses paroles respire le dédain de la vertu, le mépris pour la femme, la haine de ceux qui l'entourent & le désir de les pousser au crime. Le mauvais esprit semble incarné dans cette création de Yago, plus effrayante peut-être que Méphistophélès. Par quel art empoisonné insinua-t-il dans l'âme du Maure les premières défiances ? comment le met-il en garde contre l'innocent Cassio ? comment profite-t-il des premières imprudences de Desdémone ? comment rappelle-t-il qu'ayant trompé son père, elle pourrait tromper son mari ? comment, sous sa froide parole, fait-il bouillir comme une lave les pensées d'Othello, & change-t-il sa noble confiance en cruelle jalousie, & en fureur insensée son généreux amour ? c'est l'art du poète ; il laisse Othello touchant jusque dans sa colère, & Desdémone, à ses pieds, inspire une compassion profonde.

DESDÉMONE.

Je vous demande, à genoux ce que signifie ce langage. Je comprends la fureur qui est dans vos yeux ; mais vos paroles elles-mêmes je ne les comprends pas.

OTHELLO.

Dites-moi, qui êtes-vous ?

DESDÉMONE.

Votre femme, seigneur, votre loyale & fidèle femme.

OTHELLO.

Allons, jure-le & damne-toi, car croyant voir en toi un habitant des cieux, les démons eux-mêmes n'oseraient te saisir, jure que tu m'es fidèle.

DESDÉMONE.

Le ciel m'en est témoin.

OTHELLO.

O Desdémone ! arrière ! arrière ! s'il avait plu au ciel de m'éprouver par le malheur, s'il avait fait pleuvoir sur ma tête toutes les souffrances, toutes les humiliations, s'il m'avait plongé dans la pauvreté jusqu'aux lèvres, s'il avait livré aux fers de la captivité moi & mes plus chères espérances,



j'aurais pu trouver dans mon âme une goutte de résignation, mais le trésor où mon cœur avait rassemblé toutes ses affections, l'asile où je dois vivre, sous peine de ne vivre plus; la source où s'alimente le cours de mon être, m'en voir repoussé! pâlis à cette idée, ô résignation! jeune enfant aux lèvres roses, & que ton front céleste se couvre des ombres de la mort.

DESDÉMONE.

Hélas! quel crime ai-je commis sans le savoir?

La jalousie d'Othello éclate en imprécations, & il termine par ce sanglant outrage :

« Pardon, madame, je vous prenais pour la rusée comédienne de Venise qui a épousé Othello. »

Il s'éloigne, & Desdémone, accablée de chagrin, est livrée à un redoutable pressentiment.

DESDÉMONE.

Ma mère avait à son service une femme nommée Barbara. Celui qu'elle aimait devint inconstant & l'abandonna; elle avait coutume de chanter la chanson du saule; c'est une ballade bien vieille mais qui exprimait la situation, & elle mourut en la chantant; ce soir, cette chanson me revient continuellement à la pensée, & il me prend malgré moi envie de pencher ma tête de côté, comme la pauvre Barbara, & de chanter sa chanson comme elle la chantait elle-même.

Au pied d'un saule assise, en sa douleur,  
Elle pleurait sa faute & son injure;  
Tête penchée, une main sur son cœur :  
Chantez le saule & sa pâle verdure.

Pendant qu'elle gémit, Othello arrive; Desdémone s'est assoupie en pleurant & en chantant; son mari se parle à lui-même.

OTHELLO.

Voilà la cause, voilà la cause, ô mon âme! mais je ne veux pas verser son sang, ni déchirer cette peau blanche comme la neige, lisse comme l'albâtre des tombeaux. Éteignons d'abord cette lumière (*il éteint la lampe*), j'éteindrai après celle-ci. (*Montrant Desdémone.*) Si je t'éteins, ministre de flamme, & qu'après je me repente, je puis te rendre ta clarté première; mais la tienne une fois éteinte, ô exquis chef-d'œuvre de la nature, où est le Prométhée dont le feu céleste pourra te ranimer? Rose, quand je t'aurai cueillie, je ne pourrai te rendre la sève vitale & tu devras te flétrir. Que je respire encore une fois ton parfum! (*Il l'embrasse.*) O halcine embaumée qui persuaderait jusqu'à la justice de briser son glaive. Sois ainsi quand tu seras morte, & je te tuerai, & après cela, je t'aimerai. Jamais objet si doux ne fut si fatal.

DESDÉMONE, s'éveillant.

Qui est là? est-ce vous, Othello?

OTHELLO.

Oui, Desdémone... Avez-vous prié Dieu ce soir, Desdémone?

DESDÉMONE.

Oui, monseigneur.

OTHELLO.

Si vous vous rappelez quelque faute dont le ciel ne vous ait point encore accordé le pardon, hâtez-vous de le lui demander.

DESDÉMONE.

Hélas! monseigneur, que voulez-vous dire par là?

OTHELLO.

Faites & dépêchez-vous. Je ne veux pas vous tuer avant que vous ne soyez préparée; je ne veux pas tuer votre âme.

DESDÉMONE.

Vous parlez de tuer?

OTHELLO.

Oui, j'en parle.

DESDÉMONE.

Alors, ô ciel! ayez pitié de moi!

OTHELLO.

Je réponds *amen* de tout mon cœur.

DESDÉMONE.

J'espère que vous ne me tuerez pas, pourtant je vous redoute, car vous êtes fatal quand vos yeux roulent ainsi dans leur orbite; je ne sais pourquoi j'ai peur, puisque je ne me connais pas de crime, & je sens que je crains.

OTHELLO.

Pense à tes péchés!

DESDÉMONE.

Ils consistent dans l'amour que j'ai pour vous. C'est une mort contre nature que celle qui tue pour avoir aimé. Quelque passion sanglante agite votre être, ce sont de sinistres présages, & cependant j'espère, oh! j'espère que ce n'est pas moi qu'elles menacent.

OTHELLO.

Silence! ne fais pas de bruit.

DESDÉMONE.

J'obéis.

Il la presse de questions & d'injures; elle répond avec la même douceur, & enfin il l'étouffe. On l'entend soupirer encore :

« Oh ! injustement, injustement assassinée ! »

Othello est détrompé presque aussitôt, il se frappe d'un poignard. Yago est arrêté & envoyé devant la justice de Venise.

Telle est cette tragédie sur laquelle plane dès le début comme une sombre menace, la malédiction paternelle, nuage contenant la foudre. Elle a été traduite en français par La Harpe, par Ducis & par Alfred de Vigny.



Nous ne parlerons que pour mémoire du *Marchand de Venise*, quoique le caractère de Shylock, le juif déifiant & avare, soit gravé de la manière la plus incisive & forme un de ces types indélébiles, qui sont la propriété de l'espèce humaine; *l'Avare* de Molière ne l'a pas dépassé. Nous arrivons à *Roméo & Juliette*. Cette pièce célèbre, fondée sur une légende véronaise, se ressent des défauts de la littérature italienne; les *concetti*, les jeux de mots, les comparaisons mythologiques, les images forcées abondent dans le dialogue. Mais il y a dans l'amour des deux amants, des deux époux, de tels traits de nature & de passion, qu'on oublie toute affectation du langage pour n'applaudir que ces accents partis des profondeurs du cœur. Comme *Othello*, cette pièce a quelque chose de sombre; l'amour des deux époux n'est pas approuvé par leurs familles qu'une haine héréditaire sépare; ils s'unissent à l'insu de leurs parents. Juliette, promise à un autre mari, prend une résolution désespérée; elle boit un somnifère qui lui donne l'apparence de la mort, & dans le froid caveau des Capulets, Roméo averti doit la rejoindre, l'enlever & fuir avec elle. Roméo n'a pas reçu l'avertissement salutaire: il entre dans le tombeau des ennemis de sa famille, il voit Juliette pâle & glacée & boit un poison qui doit les réunir dans la mort. Sur leur tombeau, les Montaigus & les Capulets, si longtemps ennemis, se réconcilient & pleurent ensemble leurs enfants. Nous citerons la scène des adieux, quand Roméo, qui a tué en duel le cousin de sa femme, est forcé de fuir; elle le retient:

JULIETTE.

Eh quoi! déjà partir! le jour est loin encore: c'était le rossignol & non l'alouette, dont le chant a frappé ton oreille craintive. Il chante toutes les nuits sur ce grenadier en fleurs: crois-moi, mon ami, c'est le rossignol.

ROMÉO.

C'était l'alouette, la messagère de l'aurore, & non le rossignol. Vois-tu, ma bien-aimée, ces feux jaloux qui dorent à l'orient les bords des nuages: les flambeaux de la nuit s'éteignent, & le riant matin est debout sur la cime des monts... Il faut partir & vivre, ou rester & mourir.

JULIETTE.

Cette lumière n'est pas le jour, j'en suis certaine; c'est quelque météore que le soleil exhale pour te servir de guide sur la route de Mantoue. Oh! ne pars pas; tu peux rester encore!

ROMÉO.

Eh bien! qu'ils me prennent, qu'ils me mettent à mort, j'y consens. Tu as raison, cette leur grisâtre, ce n'est pas le regard de l'aurore. C'est le pâle reflet du front de Cynthie; ce n'est pas l'alouette qui, là-haut, au-dessus de nos têtes, frappe de ses notes vibrantes la voûte du ciel; je suis bien plus enclin à rester qu'à partir. Vienne la mort, je l'accueillerai avec joie; ainsi le

veut Juliette. Qu'en dis-tu, ma bien-aimée? Causons, il n'est pas jour.

JULIETTE.

Il est jour, il est jour! Va-t'en! hâte-toi de fuir! c'est l'alouette, dont la voix perçante fait entendre ces sons discordants. Oh! comment ont-ils pu dire que son chant est plein d'harmonie? Quelle harmonie que celle qui nous sépare! Va-t'en! va-t'en! la lumière croît de plus en plus!

ROMÉO.

Et de plus en plus nos destinées s'assombrissent.

Citons encore quelques paroles des dernières scènes. Roméo est dans le caveau sépulcral; il se penche sur Juliette qu'il croit morte, & dit:

ROMÉO.

O ma bien-aimée! ô ma femme! la mort qui aspira ton souffle embaumé n'a pu prévaloir contre ta beauté; non, tu n'es pas vaincue: la beauté règne encore sur le corail de tes lèvres, sur les roses de tes joues; le drapeau noir de la mort ne s'est point avancé jusque-là... Oh! Juliette adorée! pourquoi es-tu si belle? Je ne veux plus te quitter, je ne sortirai plus de ce lugubre palais; ici, je resterai avec les vers de la tombe, ces serviteurs de la mort; ici, je veux établir ma demeure éternelle, déposer ce corps fragile, fatigué de vivre! ô mes yeux, jetez votre dernier regard! ô mes bras, étreignez-la encore une fois! (*Il boit le poison.*) Juliette, je bois à toi! ô droguiste, tu as dit vrai, ton poison agit vite. Un dernier embrassement. (*Il meurt.*)

Juliette se réveille lentement; le prêtre qui l'a mariée & qui lui a donné le funeste conseil, vient d'entrer dans le caveau.

JULIETTE.

O prêtre secourable, où est mon époux? Où est mon Roméo?

FRÈRE LAURENT.

Ma fille, venez, quittez cet antre de mort & de contagion; un pouvoir que nous ne pouvons contrôler a déconcerté nos projets; votre époux est ici gisant dans vos bras, il est mort; venez, je vous placerai parmi les sœurs d'un saint monastère. Suivez-moi, Juliette!

JULIETTE.

Partez, moi, je demeure. Que vois-je? une coupe qu'étreint encore la main de mon bien-aimé? c'est le poison. Méchant, tu as tout bu, tu n'as pas laissé à ta Juliette une goutte amie? (*On entend du bruit au dehors, elle prend le poignard de Roméo & se frappe.*) O fortuné poignard! prends ma poitrine pour fourreau. Restes-y plongé & que je meure! (*Elle expire.*)

Une dernière scène de douleur & de réconciliation.



tion termine la pièce. L'énergique amour de ces époux adolescents donne à cette œuvre une vie & un intérêt qui en font oublier les défauts, bien sensibles d'ailleurs; elle a été traduite dans toutes les langues; la musique s'en est emparée, & la poésie citera toujours la scène des adieux, au lever de l'aurore, comme une des plus délicieuses créations de l'esprit humain. Shakespeare a la grâce aussi bien que la force, de même que les monta-

gnes portent des fleurs au milieu des rochers & sur le bord des torrents.

Dans un prochain article, nous parlerons des tragédies historiques de Shakespeare; nous dirons quelques mots des autres pièces de son théâtre empruntées aux sources étrangères, & nous terminerons par une courte étude de ses grandes tragédies : *Hamlet*, *le Roi Léar* & *Macbeth*.

M. B.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux libraires-éditeurs.

### CE PAUVRE VIEUX

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT (1)

Le talent de mademoiselle Fleuriot s'accroît de plus en plus; d'abord dans ses qualités charmantes, & puis peut-être aussi dans ses défauts. Son nouveau livre, un de ses meilleurs, en est la preuve. Écrit avec une vivacité, une facilité rares, il intéresse souvent, il n'attendrit jamais; mais l'esprit y puise une si agréable pâture, que nous le recommandons à nos lectrices, avec la certitude qu'elles y trouveront une lecture fort distrayante. *Ce pauvre Vieux* est un modeste savant, méconnu dans sa famille, dédaigné par son gendre, méprisé par une fille du gendre, & qui n'a d'autre consolation que sa petite-fille Marguerite & une digne servante dont le cœur a compris la valeur & les souffrances du vieillard. *Ce pauvre Vieux*, mis à l'écart, repoussé, moqué, a fait une découverte admirable, mais aussi méconnue que le sont ses rares vertus; il a deviné, par sa science de géologue, que dans une lande qu'il possède se trouvent des gisements de métaux précieux; l'argent lui manque pour les exploiter, & il va vers la tombe, pauvre, sans ressources, appuyé sur cette pieuse Antigone, qu'il laissera aussi pauvre qu'il l'a été lui-même. Le hasard, toujours à la disposition des romanciers, lui amène enfin un homme qui a des capitaux & qui a de la foi; on exploite la lande. L'aimable Marguerite aura des millions;

elle dote sa demi-sœur Polixène, & le pauvre vieux ne se venge de son gendre & de sa méchante fille qu'en les comblant de bienfaits.

Le caractère du vieillard est soutenu avec un rare bonheur; celui de Marguerite est un peu effacé; les traits avec lesquels l'auteur a dessiné le gendre sont vifs mais souvent exagérés; j'en dirai volontiers autant du portrait de Polixène; les règles du bon goût défendent d'appuyer autant sur les défauts physiques dont un auteur a cru devoir doter un personnage; on a dit que Polixène n'a qu'un œil, comme Polyphème, très-bien, mais pourquoi y revenir sans cesse, à cet œil unique? J'ajouterais que, selon la poétique du roman, le trésor enfoui dans la lande étant le point essentiel du livre, on ne comprend pas trop que, lorsque Polixène a dérobé les papiers qui se rattachaient à cette découverte, l'aïeul & sa petite-fille ne se préoccupent pas davantage de cette perte, immense pour eux. Il ne faut pas que les détails absorbent le principal d'une œuvre. C'est une faute qu'on regrette, d'autant plus que le drame intéresse davantage.

### ALIX

PAR MADEMOISELLE ZÉNAÏDE FLEURIOT

En ouvrant ce volume, on ne doit pas s'attendre à y trouver l'intérêt d'un roman: l'auteur n'a voulu tracer qu'un portrait entouré de figures épisodiques. C'est au souvenir d'une amie, d'une jeune fille distinguée par tous les dons de l'âme & du

(1) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte. Paris, un beau volume, prix: 2 francs.



corps, que mademoiselle Fleuriot a consacré ce livre : elle ne pouvait pas, elle ne devait pas faire une héroïne de roman d'une personnalité noble, touchante, & à laquelle la mort a donné plus de gravité. Elle a peint l'aimable enfance d'Alix, son adolescence pleine de promesses, son caractère dévoué, le charme exquis de sa personne & sa mort prématurée qui fait penser au mot des Anciens : Ils sont favorisés du ciel ceux qui meurent jeunes !

Autour de cette gracieuse figure & dans un beau paysage breton, bien senti & bien décrit, gravitent un grand nombre de figures secondaires, qui sont peut-être mieux touchées, mieux accusées qu'Alix, la perfection est si difficile à rendre visible !

C'est madame Crech'e, la rude Bretonne pleine de foi, d'honneur & de sauvage brusquerie ; son brave mari, le plus débonnaire des hommes & le plus incompris des poètes ; madame de Guenharie & ses huit filles, son mari, personnage qui pourrait sembler un peu terne ; c'est Tugdual, le jeune homme riche & oisif de notre époque, qui ne sait comment dépenser sa fougue ; ce sont de bons serviteurs bretons, ayant tous un grain d'originalité ; c'est Sigismond Crech'e, enfin, le fils prodigue & repentant, à qui je ne reproche qu'une chose, c'est d'avoir tué un homme & de s'en consoler trop aisément. Chacun de ces personnages est vivant, car mademoiselle Fleuriot a le don d'animer les créations de son esprit ; mais peut-être jugerait-on à bon droit que, dans *Alix*, il y a trop de noms propres, trop de figures & pas assez d'événements.

Dans les romans des maîtres, ceux de Fielding & de Walter Scott, le très-grand nombre de personnages est toujours expliqué ; pas un n'est inutile, tous concourent à la marche de l'action, & ce principe, nous semble-t-il, ne peut jamais être mis en oubli. Alix, Tugdual, son frère, madame Crech'e & les siens eussent suffi pour animer ces pages, & l'intérêt, moins éparpillé, se serait tout entier concentré sur cette blanche image, centre du groupe & objet principal du livre.

Nous soumettons cette réflexion à mademoiselle

Fleuriot, tout en promettant à nos lectrices une bien agréable lecture, si elles parcourent *Alix* (1).

## BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES (2)

Le titre que les éditeurs ont donné à cette nouvelle série de livres instructifs est peut-être un peu présomptueux ; il s'agit de l'énumération des œuvres, des chefs-d'œuvre, si l'on veut, de la peinture, de l'architecture, de la sculpture, énumération longue & raisonnée, & qui comprend nécessairement autre chose que des *merveilles*. Les *merveilles*, en quelque ordre que ce soit, sont rares ; la *Transfiguration*, de Raphaël, le *Moïse* de Michel-Ange, l'*Acropole* d'Athènes, sont des *merveilles* ; mais on ne peut appliquer ce mot qu'aux choses vraiment exceptionnelles, dignes de cette admiration qui touche à l'extase, & que le génie humain, toujours faible par quelque côté, provoque trop rarement.

Parmi les nouveaux volumes de cette publication nous avons remarqué particulièrement les *Merveilles de la Céramique*, par monsieur Jacquemard ; histoire concise, complète & claire des faïences & porcelaines de l'Europe, qui sont devenues de nos jours un objet de recherches & de curiosité. Ce volume, qui contient les marques de divers fabricants, sera très-utile aux collectionneurs, souvent exposés à être dupes des marchands d'antiquités, rusés entre tous les trafiquants.

Les *Merveilles de la Gravure*, par M. Georges Duplessis, méritent également une mention très-favorable. L'histoire de cet art si difficile est tracée avec goût & clarté, & l'on en suit les progrès depuis les nielles byzantines jusqu'aux admirables gravures d'Édelinck & des patients artistes, qui, de nos jours même, ont gardé le secret du burin.

(1) Chez Lecoffre, libraire, 90, rue Bonaparte. Paris, deux volumes, 4 fr.

(2) Maison Hachette, boulevard Saint-Germain, 77, chaque volume, 2 francs.





L E

# TRAIT-D'UNION

(SUITE)

IV

ALICE

**D**EUX jours après cette visite, Marguerite travaillait paisiblement à une fenêtre du rez-de-chaussée; elle l'avait entr'ouverte, quoiqu'il y eût encore un grand feu dans l'âtre, mais le printemps avait frappé aux vitres, le soleil clair riait, le gazon des pelouses charmait les yeux; il y avait dans l'air un parfum de violettes, & les espaliers voyaient éclore sur leurs bras crucifiés ces fleurs blanches & roses qui n'ont qu'un jour. Elle travaillait avec un livre ouvert devant elle, cousait trente points, lisait dix lignes, & réfléchissait d'un air recueilli. C'étaient les meilleurs moments de sa journée, ceux qu'elle passait ainsi, dans la solitude, sous l'œil de Dieu, avec des souvenirs anciens & des pensées nouvelles. Il lui semblait alors que son âme prenait des ailes & montait en haut; elle ne lisait pas toujours en tirant son aiguille, elle priait souvent & elle puisait, dans ces heures tranquilles, de la sérénité pour les ennuis, de la patience pour les contrariétés, & une espérance immuable qui, au milieu des peines de la vie, brillait comme une étoile dans un ciel obscur.

Aussi, ce lui fut une sensation désagréable que d'entendre une voix claire & haute qui disait :

« Eh! bonjour, chère! me revoilà! je ne puis vivre sans vous voir! »

Et d'apercevoir dans l'embrasure de la fenêtre, entre les grappes de glycine, la tête blonde, crépée & résolue d'Alice, toute rayonnante sous une toque que le plus mutin des pages n'eût pas dédaignée. Marguerite fit bonne contenance, se leva & reçut avec cordialité son amie de l'avant-veille. Celle-ci congédia d'un brusque « allez! » la vieille femme de chambre qui l'avait accompagnée, sauta au cou de Marguerite, la baisa sur les joues, se jeta dans une profonde bergère, se releva avec la pres-tesse d'un diabolin qui sort d'une boîte, & dit :

« Je parie que si je n'étais pas venue ce matin, vous ne m'auriez pas cherchée, vous! »

— Je comptais aller vous voir demain, répondit Marguerite avec franchise; j'ai de la besogne aujourd'hui : je dois écrire à mon frère Albéric, & compter la grande lessive du printemps, régler tous les comptes du mois...

— Assez! assez! s'écria-t-elle, je suis fatiguée pour vous à l'avance.

— Petite sybarite! vous souffrez donc de la fatigue d'autrui?

— Oh! je ne crains pas la fatigue, tout dépend du genre d'exercice. L'an dernier, je suis allée aux Pyrénées, papa avait une vieille blessure qui le chagrinait, & maman n'avait pas encore essayé des Eaux-Bonnes : c'est là que je me suis fatiguée! ou pour mieux dire, c'est là qu'on m'a vue infatigable. Vraî, j'aurais rendu des points à un des aides de camp de papa. Je montais à cheval, je conduisais un break, je courais à pied, je tuais des palombes, je dansais une partie de la nuit, & le lendemain il n'y paraissait pas!

J'allais faire à l'aurore ma cour,  
Parmi le thym & la rosée!

c'est vivre, ça!

— Puisque vous avez de si bonnes dispositions, vous trouverez à vous occuper ici : les environs sont jolis, boisés, un peu accidentés. Vous pourrez faire de charmantes promenades. Vous aimez les fleurs, vous jardinerez.

— Oh! fi donc! ce n'est pas comme cela que je l'entends. Pour soutenir la fatigue, il faut le plaisir, & le plaisir, le monde seul le donne. Maintenant que me voilà exilée du monde, je renonce aux agitations, aux fatigues, & je me vais donner de la paresse à cœur joie. C'est si bon de ne rien faire.

En faisant cette belle profession de foi, Alice s'étendait dans son fauteuil, ôtait un gant, examinait ses ongles, tournait autour du doigt une jolie petite bague, & jetait vers la glace posée en face un doux regard. Marguerite l'écoutait avec une certaine curiosité, & pour soutenir la conversation, elle lui dit :

« Et madame votre mère vous laisse tout à fait



libre, elle ne vous demande pas un peu d'aide pour le ménage ? Vous n'avez pas d'heures réglées pour lire, étudier ?

— Oh ! par exemple, non ! Vous saurez, chère, que rien ne m'est plus antipathique qu'un règlement, des heures fixes, le convenu & le décorum. Quant à maman, elle a bien autre chose à faire que de me gêner dans mes goûts : sa santé l'absorbe, elle passe sa vie à faire une étude comparée entre l'allopathie & l'homéopathie, & elle n'est pas fâchée de se voir ici, dans la petite ville, où elle pourra s'occuper à loisir de ses maux. Pour commencer elle s'est mise au lait d'ânesse, & nous allons, afin de nous distraire, établir un appareil pour l'hydrothérapie. »

Marguerite baissait la tête sur sa couture & serait les lèvres ; elle ne pouvait se figurer qu'on parlât si légèrement de sa mère, & un souvenir douloureux & consolant à la fois pénétra son cœur. Elle ne put tout à fait cacher sa pensée :

« Si madame Delamer est souffrante, vous devriez l'approuver de chercher à se guérir, ou tout au moins à se soulager. Quand ma mère essayait de quelque nouveau système, j'étais si joyeuse ! il me semblait qu'elle allait guérir & qu'une ère nouvelle allait commencer pour nous.

— Oui, cela devait être ainsi, puisque votre mère était véritablement malade, si malade qu'elle en est morte, dit la voix sèche d'Alice ; mais maman, elle, se croit malade, & nous ennuie tous par sa maladie, les médecins & les médecines. Voilà la différence. »

Marguerite ne répondit pas, & au bout de quelques instants de silence, Alice s'apercevant qu'elle avait fait fausse route, s'écria :

« Oh ! chère, je vois que vous avez terriblement mauvaise opinion de moi ! j'aime bien ma petite mère, mais convenez que les maux de nerfs & les spasmes d'estomac sont un rabat-joie pour moi qui n'aime que ce qui amuse. Mais vous, vous si austère, vous avez toute sorte de jouissances ! Vous ne vous refusez rien ! D'abord vous avez des frères, c'est charmant, c'est gai, c'est vivant : ils sortent, ils reviennent, ils causent, ils ont lu les journaux, ils savent des anecdotes, & puis, ils fument ! j'adore le cigare ! puis, cette habitation, ces fleurs... tenez, je suis folle de tous ces petits arrangements de lierre & de plantes grimpances... cela me rappelle nos squares parisiens... Qu'avez-vous encore ? ah ! mademoiselle votre cousine, ce n'est pas un plaisir : est-ce qu'elle fait toujours, toujours de la tapisserie au petit point ?

— Toujours, dit Marguerite qui avait écouté avec un sourire mélancolique l'énumération de ses félicités.

— C'est beaucoup. Mais où sont donc ces messieurs ?

— Albéric est encore en voyage, & Étienne se promène dans le parc.

— Vous avez vu les azalées qu'il m'a envoyées dans un délicieux vase du Japon ? Vous le remer-

cierez pour moi, ma chère. Figurez-vous que maman ne voulait pas que j'acceptasse le vase, mais j'ai fait avancer le général, & elle a dû céder. J'adore le Japon & les bibelots. »

Sur ce dernier mot, elle sauta sur ses pieds, embrassa Marguerite, vola en riant un petit paquet de violettes placé dans un verre, & s'en alla. Marguerite poussa un soupir de soulagement, en pensant à ses humbles connaissances de la petite ville, à Cécile, à Eugénie, aux simples filles des fermiers, aux vieilles filles dévotes, occupées des pauvres, elle se dit :

« Qu'elles sont donc aimables, & que j'aimerais mieux passer ma vie avec elles qu'avec mademoiselle Delamer. »

Il fallut cependant rendre la visite reçue ; Étienne se joignit à sa sœur & à sa cousine, fort glorieux, en l'absence d'Albéric, de remplir ce rôle de chevalier & de protecteur qu'il enviait souvent à son aîné. L'accueil fut charmant, le vieux général y mettait beaucoup de cordialité, il avait une âme bonne & simple, ce vieux soldat ; madame Delamer fut très-gracieuse, & Alice toute gentille. Elle remercia Étienne, qui avait dépouillé la serre de sa parure de printemps ; Étienne rougit, & le général grommela encore sur cette prodigalité, qui n'était pas due à une enfant gâtée.

« Et toi, papa, tu n'allais pas au marché aux fleurs pour moi, dis ?

— A qui donnerait-on des fleurs si ce n'est à la fleur ! » murmura Étienne.

Madame Delamer sourit & dit :

« Ceci est une jolie citation, monsieur ; n'est-ce pas du Shakespeare tout pur ? j'ai lu autrefois *Hamlet*. »

La conversation s'engagea ; Étienne, encouragé, parla beaucoup plus que de coutume ; il devait à ses lectures favorites, à ses romans historiques, à ses récits de voyage, une certaine couche superficielle de connaissances, qu'il plaçait assez avantageusement, alors que le regard moqueur d'Albéric ne le déroutait pas. Le général l'écoutait avec bonté, madame Delamer avec une sorte de faveur, Alice intervenait à travers tout, babillant, riant, singeant, & lorsque son père fronçait le sourcil, elle le prenait par une boucle de ses cheveux gris & l'embrassait, en disant :

« Plus un mot, papa ! ou gare à toi, je ne t'embrasserai plus ! »

Marguerite la regardait, l'écoutait & pensait au siège de Zaatcha, au Mamelon Vert, à la plaine de Solferino, où ce brave homme avait conquis les étoiles de ses épaulettes, son collier de commandeur, les belles balafres de son visage, & les familiarités de sa fille lui rappelaient ces lions qui se laissent tirer la crinière par un petit épagneul.

Madame Delamer, elle, avait été fort belle & ne l'était plus. C'était là ce qui avait marqué dans sa vie la cause de ses joies vives, de ses triomphes profonds, & maintenant d'un regret secret & incurable. Elle soignait sa santé comme jadis elle avait soigné



son teint & ses cheveux; elle se croyait de bonne foi malade, parce qu'elle était ennuyée, & goûtait encore un égoïste plaisir à s'occuper d'elle-même & à en occuper les autres. Elle recevait de son mari des soins tendres & assidus qu'elle payait en petites amabilités; elle accordait d'autant plus volontiers à sa fille le droit de faire tous ses caprices, qu'il lui en eût coûté beaucoup de la surveiller & de la maintenir.

On causa longtemps; les beaux albums de photographie, posés sur la table, fournirent à l'entretien; on examina l'album de l'armée, celui des amis, celui de la famille, & Étienne s'exclama à la vue d'un portrait d'Alice en robe de bal.

« Vous le trouvez bien? moi je le trouve horrible, dit-elle; il est si noir, si dur! On ne m'a jamais réussie.

— Si j'osais, dit Étienne d'un ton soumis, j'ai fait beaucoup de photographies, j'ai un appareil Dubroni, & je serais bien heureux, mademoiselle, si vous vouliez poser... nous réussirions peut-être.

— Oh! Étienne réussit toujours, s'écria mademoiselle Mélanie; son portrait de Marguerite est charmant, & moi, je suis assise... je fais ma tapisserie... c'est comme si on me voyait. »

La proposition fut acclamée: l'ardeur d'Étienne, la frivolité d'Alice, l'ennui de sa mère, trouvaient dans cette idée un aliment & une distraction; la bonhomie du général accédait, & il fut convenu que le lendemain Étienne viendrait déjeuner chez ses nouveaux amis, & installerait, dans un belvédère vitré qui couronnait la maison & dominait le pays, son appareil, sa chambre noire, ses plaques & ses réactifs.

La journée du lendemain se leva magnifique; Étienne partit, armé en guerre; il ne revint que vers l'heure du dîner, l'air radieux & absorbé.

« As-tu réussi? lui dit sa sœur.

— Je ne sais; les épreuves sont dans le bain... je doute pour une des poses, celle où mademoiselle Alice est debout, en habit de cheval; mais la troisième, où elle est assise avec Cyrus appuyé sur ses genoux, sera bien, je crois.

— Et la deuxième?

— Elle a voulu se faire faire en robe lilas, & tu sais, Marguerite, combien le lilas fuit mal. »

Pendant tout le dîner, il ne fut question que de la photographie, des poses, des couleurs, du jour qui seyait le mieux; il n'y avait plus au monde que l'invention de Niepce & Daguerre: un colporteur se présenta à la porte, il avait à vendre une faïence de Moutiers & un bénitier de cuivre travaillé au marteau; en d'autres temps, Étienne l'eût accueilli à bras ouverts; ce jour-là, il dit brièvement:

« Je n'ai besoin de rien, » & laissa s'éloigner le marchand surpris.

Le jardinier, en dépit d'un ordre formel, n'avait pas sorti les orangers, Étienne n'y prit pas garde & passa devant la serre sans y jeter un regard sur

les arbustes en prison; il se promena longtemps, seul, rêveur, & dès la première heure du lendemain, il courut chez le général. Les épreuves n'étaient pas complètement réussies; il y passa encore la journée, & puis encore le lendemain. Était-ce le soleil, ce grand artiste, ce fidèle reproducteur, qui invitait toute la maison, maîtres, serviteurs & bêtes, à poser devant lui? On ne le sait, mais l'astre brillant eut fort à faire: il devait activer la sève, peindre les fleurs de blanc & de rose, déplisser la verdure, fondre du sommet des monts les dernières neiges, & reproduire, sous tous les costumes & dans toutes les poses, Alice, sa mère, le général lui-même, la cuisinière avec son hennin normand, le cocher tenant ses chevaux & les deux ou trois chiens de chasse seuls ou accouplés.

Cette besogne assidue n'effrayait pas l'indolent Étienne; il allait & venait, préparait le collodion, polissait les plaques, opérait des mixtures, & tout cela d'un air à la fois rêveur & triomphant. Une pensée souriante le dominait, il avait l'air heureux, il portait la tête haute comme un homme qui vit dans les nues; il aurait rappelé ces vers:

... Sa folie au front lui met une couronne,  
Sur l'épaule une pourpre, & devant son chemin  
La flûte & les flambeaux, comme au jeune Romain.

Il ne lisait plus d'autres romans que celui de son propre cœur. Cependant, Marguerite remarqua un jour, au moment où il allait se rendre chez madame Delamer, qu'il enveloppait avec soin deux volumes & les entourait d'une faveur rose.

« Pour qui ces livres? demanda-t-elle.

— Pour mademoiselle Alice, je lui en prête.

— Tu lui prêtes des romans? Oh! Étienne, que tu as tort! »

Il se mit à rire.

« Que tu es scrupuleuse, toi, dit-il, où est donc le mal? Je ne lui prête que de jolis romans que toute femme peut lire, ceux-ci sont même écrits par une femme, par madame Charles Reybaud.

— Si purs, si délicats qu'ils puissent être, ce sont des romans, des livres où tout est donné à l'imagination... Je suis surprise, Étienne, mais très-surprise, que mademoiselle Alice lise ces livres & les accepte de ta main. »

Il avait froncé le sourcil d'un air mécontent, & il répondit péremptoirement:

« Elle ne les accepterait pas de la main d'un autre. Adieu, Marguerite, & à l'avenir gardé pour toi tes scrupules & tes observations. »

Quand il revint le soir, il avait l'air satisfait, il rapportait d'autres livres, qu'il jeta avec une apparente négligence sur la table. Marguerite en ouvrit un, lut quelques lignes & le referma en soupirant.

« Pauvre Alice! se dit-elle, & pauvre Étienne. »

Elle ne voulait pas se coucher avant de l'avoir embrassé; elle alla chez lui & le trouva avec son chien & son écureuil, assis devant une table où se



trouvaient, arrangées avec ordre, toutes les épreuves des portraits d'Alice, & parmi elles, un beau nœud de velours violet, un petit bouquet fané, & l'enveloppe d'un billet qu'Alice avait écrit à Marguerite.

Elle s'arrêta devant cette exposition de reliques, & mettant enfin la main sur l'épaule d'Étienne :

« Tout cela vient de chez mademoiselle Delamer; elle te préoccupe, cher ami, plus peut-être que notre mère ne l'eût voulu. »

Il se redressa & repoussa l'étreinte caressante de sa sœur.

« Ma mère voulait que je fusse heureux, répondit-il, & je le serai avec Alice. »

— Tu l'aimes, mais elle ?

— Elle ne l'a pas avoué, elle est si fière ! mais on peut deviner.

— Mais quoi enfin ? cher Étienne.

— Eh bien ? tu vois ce nœud ! je l'avais engagée à l'ôter, parce que le violet devient blanc sous l'action des réactifs ; elle l'a jeté, je l'ai ramassé, je l'ai mis dans mon portefeuille ; elle ne s'est pas fâchée, elle a rougi en disant seulement : quelle folie !

— C'est là ta preuve ?

— J'en ai mille autres, mais on ne décrit pas un regard, un accent, le cœur les comprend, cela suffit.

— Et que comptes-tu faire ?

— La demander en mariage dès qu'Albéric sera revenu ; je lui dois comme à mon aîné cette marque d'égards.

— Et où vivras-tu ? de quoi vivras-tu ? Tu n'as pas d'état, de profession... »

Il rougit d'un air contrarié & répondit d'une voix brève :

« N'ai-je pas assez de fortune pour vivre ici, & très à l'aise encore ? J'achèterai la maison du notaire, je l'embellirai ; cela nous suffira à Alice & à moi. »

Marguerite secoua la tête, mais elle devinait tant de mécontentement dans la voix & l'attitude de son frère, qu'elle n'osa point pousser la conversation plus avant. Jamais il n'avait été possible de raisonner avec lui, la contradiction l'irritait & le jetait hors des gonds, & maintenant qu'il s'agissait d'une croyance & d'un sentiment si profondément enracinés dans son âme, elle craignait de le froisser sans succès & de lui faire beaucoup de mal sans dissiper son aveuglement : elle lui prit la main & lui dit simplement avec tendresse.

« Mon frère, tu sais combien je t'aime & combien je désire ton bonheur ; je ne puis être heureuse que par vous deux, mes frères & mes amis ; sois donc sûr que si je t'interroge, que si je te blâme sur certains points, c'est l'inquiétude & l'affection qui me font parler. Sois heureux avec Alice, & je l'aimerai comme une vraie sœur. »

Il s'émut à ces mots, il l'embrassa à plusieurs fois, en s'écriant :

« Oh ! oui, je serai heureux & tu l'aimeras ; tu ne la connais pas ; elle est si charmante !

V

## LE RETOUR.

Albéric revint peu de jours après cette explication, triomphant à sa manière, car il avait fait un long, excellent & fructueux voyage, & noué beaucoup de relations, qui devaient étendre ses affaires déjà si considérables. Au dîner d'arrivée, il ne parla que de cela, ne cachant pas l'ambition financière qui lui était venue à la vue de ces immenses & rapides fortunes qu'on voit naître & grandir dans les villes vouées à l'industrie. Étienne n'écoutait pas, son esprit errait ailleurs. Marguerite écoutait, répliquait avec intelligence, faisait de ces questions aimables qui encouragent l'orateur ; la cousine Mélanie intervenait par des interjections admiratives ; elle avait toujours éprouvé pour Albéric une préférence fondée sur l'admiration que lui inspiroient, à elle, pauvre fille ruinée par les spéculations d'un père, ses qualités pratiques & solides. Le dîner fini, on se promena au jardin. Étienne avait bien envie de s'échapper, quand la famille Delamer arriva pour rendre une visite de *prima sera*. Marguerite en fut quelque peu étonnée, mais elle devina qu'Alice, curieuse de voir le frère d'Étienne, avait entraîné ses parents. On entra, car madame Delamer se plaignait du vent d'est.

« C'est affreux, le vent ! les vents coulis & les courants d'air sont une des grandes croix de la vie ! »

On l'installa donc au fond de la bergère & Marguerite s'assit à ses côtés, Alice auprès d'elle, paraissait distraite & ne caressait pas Cyrus qui essayait de glisser dans sa main son museau effilé. Étienne ne regardait qu'elle, & Marguerite soupirait en le voyant sous l'obsession de cette idée fixe. Le général s'était emparé d'Albéric, & celui-ci, fort en train de parler, gai, animé, n'étant dominé par aucune passion, fit les frais de la conversation. Paris & ses nouvelles, l'industrie, son avenir, ses promesses figurèrent dans l'entretien ; Alice, qui, d'ordinaire n'écoutait jamais les choses sérieuses, écoutait cette fois-ci ; elle regardait Albéric à la dérobée ; plusieurs fois elle répondit prestement à une de ses remarques, & à mesure qu'elle suivait dans ses évolutions cet astre nouveau, Étienne, qui l'observait devenait pâle, & Marguerite observait que ses lèvres blanchissaient. Enfin Albéric dit :

« Et j'ai acheté à Caen deux jolis chevaux, dont l'un pour la selle ; vous êtes connaisseur, général ; voulez-vous les voir ? »

— Certes, dit monsieur Delamer.

— Vous avez donc une voiture ? demanda Alice.

— Un cabriolet pour mes courses, mademoiselle, & un joli omnibus pour la famille.



— Oh ! prenez plutôt un dog-car; c'est si bête, si vulgaire l'omnibus, on est assis de côté, la poste aux ânes, on se regarde comme des chiens de faïence, il n'y a rien de plus laid !

— Eh bien ! mademoiselle, répondit Albéric en riant, vous serez obéie, à la condition que vous monterez la première dans le dog-car, & que nous ferons tous ensemble une partie de campagne.

— Oh ! très-volontiers !

— Allons ! allons ! interrompit le général avec un peu d'impatience, montrez-moi les chevaux.

— J'y vais aussi ! s'écria Alice.

Étienne vint vers elle & lui dit :

« Ne voulez-vous pas voir la dernière photographie, celle où vous êtes au piano ? elle est tout à fait réussie.

— Oh ! la paix, s'écria-t-elle, la paix avec l'univers & la photographie ! nous n'entendons parler que de cela depuis trois semaines. Il y a des bornes à tout...

Et elle s'en alla en dansant, en ramassant sa longue jupe; Étienne demeurait immobile, & madame Delamer s'en aperçut & dit :

— Elle est un peu capricieuse, mon Alice ! pardonnez-lui, cher monsieur Étienne ! nous l'avons tous gâtée !

Étienne ne répondit rien & sortit de la chambre sans tourner du côté de l'écurie où l'on entendait la voix d'Alice qui répétait :

« Quel charmant bai-doré ! peut-on lui donner du sucre ? Il est doux ; oh ! que je l'aime ! faites-le donc trotter, monsieur Albéric... »

Personne ne revit Étienne ce soir-là, il s'était renfermé chez lui. Albéric dit à sa sœur :

« Un charmant lutin que mademoiselle Alice ! Et y a-t-il là quelque fortune ? »

M<sup>me</sup> BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

---

## LA FAUVETTE

---

### I

LORSQU'ON entre dans le grand-duché de Bade, par l'ancienne route de Bâle, on aperçoit, sur la gauche, une vaste forêt au-dessus de laquelle s'élèvent les ruines d'un burg, qu'on appelait Wittelsdorf au temps de sa prospérité. Ce donjon domine une vallée ravissante, que le sombre rideau d'arbres dérobe aux regards des voyageurs.

Un torrent court au fond du vallon, agite les roues des moulins, ronge les arches d'un pont qui s'écroule, baigne les jardins & les prairies, & finit par disparaître dans l'épaisseur de la forêt.

De chaque côté du torrent s'étendent de longues chaînes de collines, couvertes de chalets, de villages pittoresquement groupés, de champs de labour, de bosquets d'arbres fruitiers, & plus haut tout à fait à l'horizon, de grands bois de mélèzes, des bancs de basalte, & des ruines cachées sous la mousse.

Sur la lisière de la forêt, à quelques centaines de mètres du torrent, on remarque une habitation rustique, entourée d'un enclos & d'un jardin. C'est

la demeure du garde forestier Conrad Schulz, l'un des personnages les plus importants de la vallée de Wittelsdorf. Depuis vingt ans qu'il exerce ces fonctions délicates, il ne s'est fait que des amis. Les paysans l'appellent respectueusement monsieur Conrad, & ne le considèrent point comme un égal. Il est vrai que le forestier leur est supérieur par l'instruction & la naissance. Son père, qui était maître de chapelle dans une grande ville d'Allemagne, lui avait fait donner un commencement d'éducation. Malheureusement Conrad sortait à peine de l'enfance, lorsqu'il perdit à la fois ses parents & sa modeste fortune. Il fut obligé d'interrompre ses études pour venir chercher un refuge chez le garde forestier de Wittelsdorf, qui était son cousin éloigné. Cet excellent homme le reçut comme un fils, l'associa à ses travaux, &, plus tard, le maria à sa fille unique.

Cette union fut heureuse, mais de courte durée; la jeune femme mourut à la fleur de l'âge, & son vieux père ne lui survécut que peu de temps.

Conrad, demeuré seul au monde avec une petite fille qui bégayait à peine, n'eut pas un instant la pensée de quitter sa maison des bois; mais comme les fonctions de garde forestier, qu'il exerçait de-



puis l'époque de son mariage, ne lui permettaient point de donner à la petite Wilhelmine les soins qu'elle réclamait, il recueillit chez lui une vieille parente du forestier défunt, & lui confia la direction de son ménage.

Wilhelmine n'eut pas d'autres instituteurs que Conrad & la bonne tante Gretchen. Celle-ci lui apprit seulement, à devenir une excellente ménagère ; mais celui-là choisit parmi ses propres connaissances tout ce qui pouvait convenir à une jeune personne, & le lui enseigna sans ordre & sans méthode. L'enfant apprit ainsi beaucoup de musique, un peu d'histoire & la langue française que le forestier parlait correctement. C'était une singulière éducation que recevait cette petite paysanne ; mais, comme elle était intelligente & laborieuse, elle ne s'étonnait de rien, & mettait à profit toutes les leçons qu'on lui donnait.

Le sentiment de la musique semblait inné dans cette famille. Le seul objet de luxe que renfermât la maison forestière était un piano qui avait appartenu au maître de chapelle ; on le conservait avec un soin pieux. Ce fut le premier jouet de Wilhelmine, elle apprenait ses notes & tapotait de petits airs avant de savoir épeler.

L'étude, la musique & les soins du ménage occupaient tellement les journées de cette enfant, qu'elle n'eut jamais l'occasion de connaître l'ennui. Elle aimait son isolement, & savait trouver de continuelles distractions dans son existence monotone. Chaque saison, chaque jour, ramenait pour elle de nouveaux plaisirs. Ce jeune esprit, singulièrement impressionnable, subissait tous les charmes de la vie de campagne, & s'intéressait à tout ce qui se passait en plein air. Elle connaissait les mœurs, les habitudes des animaux sauvages qui peuplaient la forêt, & quelquefois elle oubliait ses jeux pour écouter le chant des oiseaux. On la rencontrait souvent dans les ruines du vieux château, occupée à soulever le manteau de lierre qui recouvrait les murs, & à considérer d'un air pensif les inscriptions romanes & les armoiries cachées sous la mousse. Ses jours de fête étaient ceux où Conrad lui permettait de l'accompagner dans la forêt. Deux ou trois fois elle avait parcouru dans sa largeur ce bois immense, mais il y avait bien longtemps, & l'impression qui lui restait de ces voyages était comme le souvenir d'un rêve. On l'avait mise dans une voiture, elle avait traversé de vastes clairières, des carrefours humides & sombres, des futaies sous lesquelles le soleil ne pénétrait point, ensuite le bois s'était éclairci, elle avait aperçu une habitation splendide, un vrai palais des fées, la voiture était allée s'arrêter au pied d'un perron, & Conrad avait dit à demi-voix :

« Nous sommes chez mon maître, monsieur Gérold, le propriétaire de la forêt, & voici sa fille, mademoiselle Bertha. »

Mademoiselle Bertha était une enfant de quelques mois, qui dormait sur des coussins de dentelle, dans les bras de sa nourrice. Avec ses joues

roses & ses cils blonds qui frisaient, elle ressemblait à un petit Chérubin couché sur un nuage blanc ; la jeune paysanne l'eût embrassée volontiers, mais une vieille dame était venue, tenant un cornet de bonbons dans sa main sèche, & s'avançant d'une démarche si altière, que Wilhelmine avait eu peur & ne se souvenait plus de ce qui suivit.

La fille du forestier grandit ainsi, dans la solitude des bois, & à dix-huit ans, c'était la plus charmante & la plus originale petite personne qu'on put rencontrer. Sa beauté exquise, son éducation, son intelligence remarquable, son talent de pianiste, son aptitude à se pénétrer des plus subtiles impressions, la rendaient si différente des paysannes de la vallée, qu'il était impossible de la confondre avec elles. Elle ressemblait encore moins aux jeunes filles d'une classe plus élevée. Timide, sauvage, fière en même temps, ignorante des usages les plus simples & de tout ce qui fait le lien des sociétés, elle n'était vraiment à sa place qu'au fond de sa paisible retraite de Wittelsdorf. Aussi bien, selon toute apparence, elle devait passer sa vie dans cette heureuse vallée, loin du monde & de ses joies orageuses. Son père avait promis sa main au fils de leur plus riche voisine. Ce jeune homme possédait quelque bien ; de plus, il avait de sérieuses qualités & un excellent caractère. Il cachait tout cela sous un extérieur peu séduisant ; mais sa laideur n'était point choquante, & Wilhelmine avait beaucoup de sympathie pour ce bon Franz Honeck, qu'elle connaissait depuis sa première enfance.

Elle ignorait qu'il devait être un jour son mari, Conrad s'était bien gardé de lui dire qu'on avait disposé de son avenir, car il voulait avant tout qu'elle se décidât librement.

Le forestier & son gendre futur avaient à peu près les mêmes habitudes & les mêmes goûts. Ils chassaient ensemble, & les deux familles se réunissaient souvent. Le soir, madame Honeck & Wilhelmine allaient à la rencontre des chasseurs ; ils revenaient tous les quatre à la maison forestière ; Conrad & sa fille faisaient de la musique, la bonne vieille mère applaudissait, Franz était ému, & Gretchen pleurait de joie & d'attendrissement. Dans tout le duché de Bade il n'y avait pas de gens plus heureux que ceux-ci, lorsqu'un jour — c'était au commencement de mai — un incident bien imprévu vint porter le trouble dans ces cœurs sans détour, & rompre la bonne harmonie qui, de ces deux familles, n'en faisait qu'une.

Ce jour-là, Conrad était allé au village de Wittelsdorf, Gretchen jardinait & Wilhelmine était seule au logis. Ceci se passait par une matinée charmante. Mille voix joyeuses s'échappaient de la forêt ; tous les petits chantres ailés répétaient leur hymne du matin, depuis le merle insouciant qui sifflait sur les pommiers sauvages, à l'orée des bois, jusqu'aux tourterelles grises qui roucoulaient cachées dans les arbres de haute futaie.



Wilhelmine, entraînée par ces rustiques mélodies, avait voulu se mêler à ce bruyant concert & s'était assise à son piano. Ce piano était placé entre deux fenêtres largement ouvertes, & tandis que les petites mains légères de la jeune fille glissaient sur les touches, elle pouvait tenir ses yeux fixés sur la campagne, pleine d'éclat, de bruit, de lumière, de mouvement & de vie. Une brise chaude, chargée des aromes pénétrants du chèvre-feuille & des lilas en fleurs, tordait les vrilles de la vigne qui grimpait au mur & roulait jusque sur le piano les gouttes de rosée qui brillaient au bout des spirales tremblantes.

Au bois, le feuillage s'épaississait, la mousse étendait sur la terre nue ses filets veloutés, les scarabées se traînaient dans l'herbe, l'abeille bourdonnait dans la corolle des narcisses, & la libellule bleue se balançait sur la tige élancée des roseaux verts.

Dans le lointain, les chars rustiques passaient avec bruit, les chevreux, nés de la veille, parcouraient d'un pied léger la déclivité des collines, & les ruminants, couchés sur la berge du torrent, considéraient d'un œil pensif cette eau claire qui fuyait toujours sur le galet toujours humide.

Wilhelmine, qui examinait cette scène d'un regard charmé, essayait de faire passer dans son jeu ses impressions naïves. Elle possédait ce jour-là une véritable âme d'artiste; sa musique avait quelque chose de doux, de suave, d'ailé, que l'on n'eût pu entendre sans émotion. C'était un chant sorti du cœur & qui montait au cœur. Soudain la jeune fille s'interrompit, & ses joues se couvrirent d'une rougeur brûlante. Des bravos & des battements de mains enthousiastes retentissaient sous la hêtrée, à deux pas de la musicienne. Elle se leva, s'approcha de la fenêtre, & aperçut huit ou dix personnes debout, sous le couvert sombre, qui applaudissaient à outrance. Par un mouvement brusque, elle se rejeta au fond de l'appartement, tandis qu'un homme d'un certain âge se détachait du groupe, s'avancait d'un pas grave & pénétrait sans façon dans la maison forestière.

Il salua poliment, mais d'un air de condescendance, & présenta les compliments & les excuses de sa société.

« Nous eussions dû nous contenter d'applaudir tout bas, mais ces jeunes étourdies n'ont pu s'empêcher d'exprimer bruyamment leur admiration, » dit-il en désignant du regard trois ou quatre dames qui s'approchaient à leur tour.

Wilhelmine, interdite, ne trouvait rien à répondre, lorsque l'étranger ajouta :

« Je regrette de vous avoir interrompue, mademoiselle, mais j'ai quelques ordres à donner à mon garde forestier. »

C'était monsieur Gérold; Wilhelmine, qui ne l'avait pas vu depuis bien des années, le reconnut enfin.

« Monsieur, balbutia-t-elle, mon père est à Witzelsdorf; je n'ose vous prier de vouloir bien pren-

dre la peine de l'attendre, & pourtant il ne tardera point à rentrer.

— Mais nous nous reposerons tous avec plaisir, repartit monsieur Gérold. Nous avons laissé nos voitures dans la forêt, assez loin d'ici, & nous marchons depuis près d'une heure. Cette course a fatigué ma fille & ses amies. »

Ces dames entraient en ce moment. Mademoiselle Gérold s'avancait la première. C'était toujours la petite Bertha, aux joues roses de Chérubin, & aux longs cils blonds recourbés; mais à cette heure elle avait seize ans, & elle s'essayait à devenir raisonnable. A défaut de beauté régulière, elle avait une douce & franche figure d'enfant qui éveillait tout de suite la sympathie. Elle s'approcha de la jeune forestière & lui exprima très-gentiment le plaisir qu'elle avait éprouvé en écoutant sa musique.

Wilhelmine, de plus en plus embarrassée, se hâta d'offrir aux dames ses meilleures chaises & le fauteuil de Conrad, tandis que les messieurs s'accommodaient de quelques escabelles.

Il y eut un instant de silence, ce qui fit dire à monsieur Gérold :

« Vous voyez, mademoiselle, que nous sommes encore sous le charme, & point du tout revenus de notre étonnement. Nous avons été aussi surpris que si nous eussions entendu vocaliser une fauvette. »

Ces mots furent comme le signal de nouveaux applaudissements. Chacun voulut adresser quelques louanges à la jeune fille; on la pria de jouer encore, & elle y consentit de bonne grâce. Il lui semblait plus facile de promener ses doigts sur le clavier que d'entrer en conversation avec ces étrangers. Sa complaisance lui valut de nouveaux compliments. Bertha voulut ensuite chanter une romance française, & Wilhelmine l'écouta avec tant d'attention, qu'elle retint non-seulement la musique, mais encore les paroles de cette chansonnette. Elle la répéta, & fort bien, dès que mademoiselle Gérold eut quitté le piano, & son chant obtint plus de succès peut-être que son jeu, qui avait été si applaudi. Ces gens, disposés à l'indulgence, se persuadèrent qu'ils n'avaient jamais entendu voix plus flexible, plus expressive & plus harmonieuse.

« Vous savez donc le français ? demanda Bertha à Wilhelmine.

— Oui, mademoiselle; mon père me l'a appris; sa mère était Française. »

Bertha arrivait de Paris, où monsieur Gérold avait passé plusieurs années; elle fut ravie de trouver une interlocutrice qui connaissait la langue de Racine. Elle se mit à parler avec volubilité à la gentille forestière, & celle-ci répondit d'un ton si gracieux & si modeste, que toutes les personnes présentes en furent charmées.

La conversation devint générale; elle roula d'abord sur la musique, il fallait bien se mettre à la portée de la sauvage petite fille des bois; mais on



ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle savait parler d'autre chose que de son piano. Alors ces étrangers, qui n'avaient vu en elle qu'une ignorante paysanne, & qui l'avaient traitée en subalterne, changèrent peu à peu de manières & de langage.

Chose étrange, Wilhelmine n'en fut que plus troublée ; elle rougissait, des larmes lui montaient aux yeux, elle semblait être sur des charbons ardents. C'est que la pauvre fille avait l'esprit léger & frivole de son âge, & elle était désolée de se montrer à ces élégantes personnes dans son costume de paysanne. Elle n'y avait point songé d'abord ; tant que ces dames l'avaient considérée comme une inférieure, elle ne s'était pas inquiétée de sa toilette, mais à mesure qu'elles devenaient plus bienveillantes, elle avait senti le rouge de la confusion lui monter au front.

Heureusement pour cette orgueilleuse, Conrad arriva enfin, monsieur Gérold causa un instant avec lui, puis toute la société s'éloigna ; mais, avant de partir, l'aimable Bertha voulut embrasser Wilhelmine.

« A bientôt, lui dit-elle. J'espère que nous ne tarderons pas à nous revoir ; j'ai formé un grand projet tout à l'heure, & je suis convaincue qu'il se réalisera, car papa fait tout ce que je veux. »

Wilhelmine ne comprit pas très-bien le sens de ces paroles, mais un vague espoir lui dilata le cœur. Pour son malheur, elle ignorait que les projets de la petite Bertha n'étaient que des caprices qui se détruisaient l'un l'autre.

II

Le surlendemain, monsieur Gérold fit dire à son forestier de venir au château. Conrad s'y rendit sans délai & resta absent tout le jour. Lorsqu'il revint, il paraissait préoccupé & mécontent. Madame Honeck, Gretchen, Wilhelmine & Franz, qui étaient allés l'attendre sous le hêtre, remarquèrent tout d'abord le nuage qui assombrissait sa bonne figure, ordinairement si ouverte.

« Pas de mauvaises nouvelles, j'espère ? dit Franz en lui serrant la main.

— C'est selon, répliqua gravement Conrad.

— Ah ! tu m'effraies, dit Wilhelmine en se jetant à son cou. Qu'est-il donc arrivé ?

— Rien encore, répondit-il du même ton soucieux, mais il arrivera peut-être ici un grand changement. »

Il s'interrompit, & ses interlocuteurs le regardèrent avec surprise.

« Je vais tout vous raconter, leur dit-il. Sachez d'abord que jamais je n'avais été aussi bien reçu au château. J'ai vu monsieur, mademoiselle, toute leur société, & c'était à qui me ferait fête, à qui m'adresserait les paroles les plus bienveillantes : « Voici le forestier, le père de la gentille musicienne, de cette charmante petite fauvette dont la

voix... » Enfin, cent compliments à l'adresse de notre chère Mina. J'en étais confus, je perdais contenance, je souffrais comme un cerf qui tient les abois, lorsque monsieur Gérold me prit à part & m'expliqua pour quel motif il m'avait fait venir.

Ici le forestier s'arrêta, regarda sa fille & s'écria d'un ton amer :

« Vraiment, les riches & les grands devraient réfléchir avant de briser le cœur de leurs inférieurs par leurs caprices. Mais non, ils trouvent cela tout simple, & mon maître m'a demandé ce que j'ai de plus cher, du même ton dont il m'eût dit : Conrad, nous chasserons le chevreuil demain. »

Wilhelmine tressaillit.

« Cher père, dit-elle, que désire donc monsieur Gérold ?

— C'est mademoiselle Bertha qui désire... je me trompe, qui veut absolument que tu lui donnes des leçons de chant & de piano. Elle s'est prise d'une belle passion pour la musique, & elle prétend que nul ne possède cet art mieux que toi, qu'il est des maîtres plus habiles, mais que Fauvette les surpasse tous en fait de goût, d'expression & de sentiment. Fauvette, voilà le joli surnom qu'ils t'ont donné. On le répétait sans cesse autour de moi. Bref, mademoiselle Gérold entend que tu lui communique une partie de ton talent, & comme il y a cinq lieues d'ici au château, & que tu ne pourrais faire chaque jour une semblable course, la petite demoiselle a décidé dans sa sagesse que tu habiteras chez elle jusqu'à ce qu'elle retourne à Paris, c'est-à-dire jusqu'à l'hiver. »

La figure de Wilhelmine s'épanouit, mais Franz s'écria tout troublé :

« Jusqu'à l'hiver ? c'est impossible !

— Il est encore plus impossible de me contenter des personnes auxquelles nous devons tout, dit la jeune fille.

— Hélas ! c'est bien vrai, reprit Conrad. Mais comme tu parais gaie, mon enfant. Tu seras donc heureuse de nous quitter ?

— Heureuse non, dit-elle ; cependant je consentirai volontiers à passer quelques mois auprès de mademoiselle Bertha. Elle est charmante, & l'on assure que son château est une résidence très-agréable. On prétend que ce sont là-bas des fêtes continuelles.

— C'est ce qui m'effraie, dit Franz. Lorsque vous aurez vécu dans ce tourbillon de plaisirs, reviendrez-vous sans regret dans votre maison des bois ?

— Si l'on raisonnait toujours ainsi, on se refuserait jusqu'à la plus légère distraction, répliqua sèchement Wilhelmine.

— Pour moi, chère enfant, dit madame Honeck, ce que je redoute le plus, ce sont ces louanges qu'on va vous prodiguer. Comment cette petite tête ne tournerait-elle pas, lorsque tant de grands personnages s'extasieront sur le beau talent de mademoiselle Fauvette ?

— Fauvette ! c'est là le pire de tout ! Quel nom



païen ! s'écria la tante Gretchen. Que saint Guillaume pardonne à ces malavisés d'avoir donné ce vilain surnom à notre chère enfant. »

Deux jours après, Conrad conduisit sa fille chez monsieur Gérold. Ils partirent un matin à pied. Le forestier avait les larmes aux yeux, mais Wilhelmine marchait gaiement dans la rosée de mai, sur la lisière des treilles humides, à l'ombre des merisiers en fleurs. La course était longue ; vers midi, les voyageurs se reposèrent ; ils déjeunèrent au milieu de la forêt, dans la cabane d'un bûcheron, puis ils se remirent en marche. Ils arrivèrent au château un peu avant l'heure du dîner, & Conrad voulut retourner immédiatement à la maison forestière, tandis qu'une femme de chambre conduisait chez mademoiselle la nouvelle maîtresse de piano. Dès qu'elle entra, Bertha toute joyeuse courut à elle.

« Vous voici donc enfin ! dit-elle. Que je suis contente ! Je vous garderai jusqu'à l'hiver, c'est convenu. Vous savez que je vous traiterai en amie. Oh ! tout à fait ; vous partagerez nos plaisirs, nos occupations, & je ne vous demande que de faire passer dans mon intelligence rebelle un peu de votre admirable talent. Vous verrez comme je serai studieuse ; j'étudierai de tout cœur, j'ai promis à papa de faire des progrès surprenants. Mais venez, il faut que je vous présente à ma grand'mère, nous nous occuperons ensuite de votre toilette. »

Elle la prit par la main & l'introduisit dans un petit salon, où une vieille dame sommeillait à demi sur un lit de repos qui semblait être son contemporain.

« Bonne maman, dit Bertha, voici mademoiselle Wilhelmine, ma nouvelle maîtresse de piano. »

L'aïeule — Bertha n'avait plus de mère — l'aïeule leva la tête, regarda attentivement la jeune paysanne & lui fit un accueil moitié figue, moitié raisin.

« Bonjour, petite, dit-elle. Vous ne me remettez pas ? Ce n'est point pourtant la première fois que nous nous voyons. Vous êtes venue au château déjà, mais il y a bien longtemps. La mère Schulz vous portait dans ses bras. C'était une femme de tête & de grand sens, que votre mère, ma chère amie. Elle avait coutume de dire que personne ne doit chercher à sortir de sa condition. Ce n'est pas elle, bien sûr, qui eût consenti à faire de vous une virtuose, car on prétend que vous touchez du piano comme si vous n'aviez fait que cela durant toute votre vie. Ouvrez donc la porte du grand salon, ici, à côté, & jouez-moi un air de danse. »

Wilhelmine obéit, & se mit au piano.

« Assez, assez, lui cria madame Gérold au bout d'un instant. C'est superbe, ma fille ; mais du train dont vous y allez, il n'y aurait pas de raison pour que cela finît. Qui donc vous a donné des leçons ?

— C'est mon père, madame.

— Voyez-vous cela ! Il est vrai que le brave homme eût mieux fait peut-être de vous apprendre à coudre.

— Oh ! grand'mère, un garde forestier ! dit Bertha en riant. — Ne vous troublez donc pas ainsi, ajouta-t-elle à l'oreille de Wilhelmine ; bonne maman aime à dire tout ce qu'elle pense, & parfois elle blesse un peu les gens, mais c'est une si excellente personne, qu'on ne saurait s'offenser de sa franchise. »

Là-dessus, les deux jeunes filles prirent congé de madame Gérold & s'enfuirent d'un pas léger. Bertha conduisit Wilhelmine dans un petit appartement contigu au sien.

« Voici votre chambre, lui dit-elle, & voilà notre salle d'études. Vous voyez qu'elle communique avec mon cabinet de toilette ; nous serons voisines, nous pourrons causer le soir, le matin, toujours, nous ne nous quitterons pas & nous nous aimerons bientôt à la folie.

— Pour moi, mademoiselle, je vous aime déjà, si vous voulez bien le permettre, » répliqua Wilhelmine.

Bertha l'embrassa bonnement & ouvrit une armoire.

« Voici quelques objets de toilette que j'ai rassemblés à votre intention, dit-elle. Nous sommes de même taille, & j'espère que mes robes vous serviront, en attendant que vous en ayez d'autres faites exprès pour vous. »

Wilhelmine ne put s'empêcher de rougir.

« Est-ce que cela vous blesse ? lui demanda la petite Bertha. Vous ne sauriez cependant conserver votre costume villageois ; mais, si vous êtes si fière, nous ferons passer tous ces chiffons en compte, lorsqu'il s'agira de régler vos appointements. A présent, vite, mettez une robe, n'importe laquelle. On va sonner le dîner, & nous ne pouvons nous faire attendre ; car il y a des étrangers au château, deux jeunes filles du voisinage avec leurs parents, & une dame âgée & son fils. Mais pour celui-ci, vous le connaissez, monsieur Hermann de Rotherick ; il est entré à la maison forestière avec nous, il y a deux jours. Vous ne l'avez pas remarqué ? Il est grand, mince, très-blond ; il aime beaucoup la musique, il vous a applaudie bruyamment, & c'est lui qui, le premier, vous a surnommée Fauvette. Mais il a un grand défaut, il parle français aussi mal que le cocher de papa ; comme Fritz, il dit *montam*, pour madame.

Bertha éclata de rire, & une autre idée passa dans son imagination mobile.

« Ah ! dit-elle, vous avez choisi cette robe de mousseline bleue & blanche ? Elle vous va en perfection. Regardez un peu dans cette glace, n'êtes-vous pas trop jolie ? »

Wilhelmine leva timidement ses grands yeux bruns sur la glace & rougit de plaisir. Son costume léger & flottant faisait ressortir sa beauté délicate ; sa taille svelte, emprisonnée dans une large ceinture, avait une grâce incomparable ; elle était aussi distinguée que Bertha & cent fois plus jolie.

Douze ou quinze personnes se trouvaient réu-



nies dans le grand salon, lorsque les deux jeunes filles entrèrent. Tous les regards se portèrent sur Wilhelmine. Contente d'elle-même, elle les supporta avec une dignité modeste. Elle traversa l'appartement en saluant comme Bertha, en marchant comme elle, & en l'imitant de son mieux. Elles allèrent, du même pas discret & léger, s'asseoir auprès de la vieille madame Gérold.

« Quoi ! voici cette petite forestière ? s'écria la vénérable dame. Vit-on jamais pareil changement ? Elle est méconnaissable sous ce costume. On a bien raison de le dire, c'est la belle plume qui fait le bel oiseau. Chacun sourit, mais avec bienveillance & sans aucune intention moqueuse. Il était impossible de considérer ironiquement cette douce & charmante figure de Wilhelmine. Sa grâce modeste, ses manières simples & élégantes frappaient tout le monde. Elle allait & venait dans sa robe légère, sans s'inquiéter des longs plis qu'elle traînait derrière elle pour la première fois de sa vie ; on eût dit qu'elle marchait au milieu d'un nuage azuré.

Elle parla peu, mais ce qu'elle dit fut rempli d'à-propos. Elle s'observa beaucoup, commit peu de fautes contre l'étiquette, se montra simple & bonne, s'attendrit quand on fit allusion à son père & à sa forêt natale, & s'assit au piano dès qu'on l'en pria.

Son succès fut complet, & le lendemain, dans toutes les maisons de campagne du voisinage, on s'entretenait de la beauté, de la modestie & du talent musical de cette incomparable Fauvette.

Bertha était radieuse & se félicitait d'avoir découvert cette âme d'artiste dans une chaumière au milieu des bois.

« Nous ne nous quitterons plus, disait-elle à son amie, vous m'accompagnerez à Paris ; les maîtres les plus illustres vous donneront des leçons.

— Mais mon père ? répliquait Wilhelmine indécise.

— Vous le reverrez au printemps ; ne revenons-nous point passer ici la belle saison ?

— Et Franz ? » voulut dire une voix qui s'élevait au fond du cœur de la jeune fille.

Mais celle-ci l'entendit à peine, occupée qu'elle était à bâtir des châteaux en Espagne avec son amie Bertha,

### III

Trois mois s'étaient écoulés depuis que Wilhelmine avait quitté le logis paternel. L'été était venu, avec ses nuits claires & ses jours brûlants. Cette saison a moins de gaieté épanouie que la précédente ; les soirées sont plus silencieuses, & quand le soleil flamboie, dans la campagne déserte, à l'heure de midi, le calme est solennel presque mystérieux.

En cet instant de silence & de recueillement,

Conrad & Franz étaient assis sous la tonnelle, au fond du jardin qui s'étendait au levant de la maison forestière. De grandes chopes étaient posées devant eux sur une table de pierre rongée par les pluies. La bière scintillait comme un rayon de soleil dans ces coupes rustiques, d'où la mousse blanche débordait.

Mais les deux hommes oubliaient que les verres étaient pleins ; ils laissaient même éteindre leurs pipes à longs tuyaux, dont le fourneau de porcelaine blanche avait presque la dimension d'un petit poêle. Ils inclinaient la tête & semblaient plongés en de tristes réflexions. Cependant Franz Honeck finit par lever les yeux ; il aperçut sa chope, la saisit avec précaution, l'approcha de celle du forestier, &, répondant sans doute à un souhait que celui-ci avait formulé un instant auparavant, il dit à demi-voix :

« A la vôtre, père Conrad.

— Merci, mon ami, mais dispense-moi de te faire raison, » répondit le garde sans changer d'attitude.

Franz le considéra d'un air pensif ; puis il jeta les yeux autour de lui, comme pour chercher un autre sujet d'entretien.

« Ah ! dit-il, vos œillets sont épanouis.

— Oui, répliqua sourdement Conrad, mais ils se flétriront avant que celle qui les a plantés puisse cueillir leurs fleurs odorantes qu'elle aimait tant.

Franz fit un geste brusque.

« Mais vous pensez donc constamment à elle ? s'écria-t-il.

— Oui, mon enfant, & toi aussi, » repartit simplement Conrad.

Le jeune homme ne répondit point d'abord, mais au bout d'un instant :

« Père Schulz, dit-il, vous devriez être plus raisonnable. Wilhelmine n'était point destinée à passer sa vie dans cette maison, & lorsque nous serons mariés, vous vous trouverez séparé d'elle comme à présent.

— Oh ! non, pas comme à présent, repartit le forestier d'une voix expressive. Quand elle sera chez toi, je la verrai tous les jours si je le désire, & chaque fois que j'irai, je serai bien accueilli.

— Comment donc ! Est-ce qu'au château Wilhelmine...

— N'accuse pas Wilhelmine, elle a toujours le même cœur. Dès que j'arrive, elle est heureuse, elle accourt, elle m'embrasse en présence de ses brillantes amies, & me conduit dans son joli appartement en pleurant de joie.

— Ce sont donc vos maîtres qui vous font mauvais accueil ?

— Mauvais accueil ? non pas, ils sont si bons ! Mais naturellement ils me traitent comme un inférieur, & cela fait de la peine à ma chère enfant. Mademoiselle Bertha le comprend bien, son père aussi : « Donnez un verre au forestier, » a dit monsieur Gérold un jour que j'entrais quand ils étaient tous à table. Ma Wilhelmine s'est levée



aussitôt pour m'offrir sa place ; mais pouvais-je la prendre ? La vieille dame paraissait mécontente, les invités se faisaient des mines, il y avait une madame de Rotherick qui était rouge comme une écrevisse. Ces gens se seraient crus déshonorés si je m'étais assis à leur table. J'embrassai l'enfant, je m'enfuis bien vite, & je ne retournai plus au château.

— Et depuis, vous ne l'avez pas revue ? demanda Franz.

— Oh ! si, plusieurs fois. Je sais à quelle heure la famille Gérold se promène, à quelle heure elle descend dans le parc, & j'ai soin, pour ce moment-là, de me blottir en un petit coin bien caché. J'aperçois ainsi ma chère mignonne, & je m'assure qu'elle est toujours gaie, rieuse, bien portante.

— Trop gaie ! s'écria Franz. On voit qu'elle ne regrette rien, elle ! Sait-elle seulement combien cette maison est triste depuis qu'elle l'a quittée ? »

Conrad lui posa une main sur le bras.

« Écoute, dit-il, j'entends le son du piano. »

Franz prêta l'oreille & s'élança vers la maison.

« C'est elle qui fait de la musique, s'écria-t-il. Elle est revenue ; elle est ici, Wilhelmine ! »

— Franz ! » répondit la voix de la jeune fille.

Elle était là en effet, assise au piano. Elle était arrivée sans bruit, par le petit sentier, & n'avait trouvé que la vieille Gretchen.

« Oh ! la voici enfin ! s'écria son père. A présent, n'est-ce pas, tu ne nous quitteras plus ? »

— Je resterai jusqu'à ce soir, » répondit-elle gaiement.

Tous les fronts se rembrunirent, tandis que Wilhelmine continuait de sa voix claire & rieuse :

« J'ai un grand jour de vacances ; mademoiselle Bertha est en visite avec son père dans un château du voisinage. Ce sont eux qui m'ont amenée, leur voiture est passée tout près d'ici. Ils reviendront tard. A neuf heures, nous irons les attendre sur la route, & je partirai avec eux. Mais à présent, soyons gais, heureux, profitons de ces heures de liberté qui me sont accordées. »

Conrad secoua la tête comme pour chasser une idée pénible, & dit en essayant de prendre le même ton joyeux que Wilhelmine :

« Oui, soyons gais & passons une bonne journée tous ensemble. Il nous manque madame Honeck ; mais la cousine Gretchen ne refusera pas d'aller lui dire que nous l'attendons & que notre chère enfant est ici. »

Wilhelmine réprima un geste de contrariété ; elle eût préféré être seule avec le forestier ; elle était venue pour lui faire de sérieuses confidences, & elle ne pouvait parler en présence de Franz & de sa mère. Quel besoin Conrad avait-il d'attirer constamment chez lui ces étrangers ? En un jour comme celui-ci, n'eût-il pas dû désirer d'être tout à sa fille ?

Mais comme elle avait appris à cacher ses impressions depuis qu'elle vivait au milieu du monde, elle continua à sourire & elle conserva sa gaieté

charmante. Elle espérait d'ailleurs que madame Honeck & son fils auraient la discrétion de la laisser seule avec le forestier, au moins pendant quelques instants.

« Puisque tante Gretchen est obligée d'aller au village, c'est moi qui préparerai le déjeuner, » dit-elle de ce ton vif & souriant qui lui était habituel.

Et sur-le-champ elle se mit à jeter un fagot dans l'âtre & à courir au travers de la maison, avec ses bottines étroites dont les hauts talons résonnaient sur les dalles, tandis que sa petite jupe de taffetas produisait un bruissement léger & continu. Elle avait une toilette d'été fraîche & claire, une chemisette blanche ornée de rubans & de dentelle, & sur ses cheveux ébouriffés avec art, une grande plume noire que traînait après soi un petit toquet de paille.

Franz lui trouvait un air coquet, dégagé, quelque chose de vif, d'aisé, d'assuré qui lui déplaisait extrêmement ; mais Conrad ne faisait aucune remarque de ce genre ; il était tout au bonheur de la revoir.

« Es-tu toujours bien heureuse là-bas ? lui demandait-il.

— Comme une reine, répondait Wilhelmine ; je te l'ai déjà dit, il me semble que je fais un beau rêve.

— Tu n'as à te plaindre de personne ?

— Non certes, au contraire.

— Mademoiselle Bertha est toujours aussi bonne pour toi ?

— Bertha, la pauvre chère enfant ! Mais c'est moi qui suis bonne pour elle, quand elle a été bien studieuse & bien soumise.

— Personne ne cherche à t'humilier, à te rappler ton origine ?

— Quelle origine ? dit-elle en fronçant le sourcil. Je suis d'aussi bonne famille que Bertha.

— Pas tout à fait, répliqua le forestier en riant ; puis il y a, au château, des personnes d'une condition plus élevée que celle de monsieur Gérold. J'ai ouï parler, entre autres, d'un certain monsieur de Rotherick. »

Wilhelmine devint subitement rouge comme braise ; pour cacher son trouble, elle s'approcha de l'armoire qui renfermait le linge de table, & choisit cinq serviettes à litchaux bleus avec la nappe assortie.

« On prétend que la mère de ce monsieur de Rotherick est extrêmement fière, ajouta Franz Honeck.

— Elle ne l'est pas avec moi, dit Wilhelmine, je l'ai toujours trouvée affable & bonne. Il est vrai que je m'efforce de lui être agréable ; je lui fais la lecture, je lui sers de secrétaire, je termine ses tapisseries & tous ses ouvrages à l'aiguille ; je lui donne le bras à la promenade, & souvent le soir je refuse de danser & de faire danser pour jouer aux dames avec elle. Elle a un faible pour le jeu de dames, & sans moi elle aurait rarement le plaisir de faire sa partie.



— Vous devez porter une grande affection à cette noble dame pour être ainsi à ses ordres, » dit Franz un peu surpris.

Conrad se pencha à l'oreille du jeune homme & chuchota quelques mots en souriant.

« Mon père aurait-il deviné mon secret ? » pensa Wilhelmine qui rougit encore.

Le forestier n'avait rien deviné du tout, voici simplement ce qu'il disait à Franz :

« Si notre chère Mina honore ainsi la vieillesse, si elle est si bonne pour une étrangère, que ne fera-t-elle pas pour la mère de son mari ? »

Madame Honeck entraînait en ce moment, & jusqu'au soir Wilhelmine chercha vainement l'occasion d'entretenir son père en particulier. Ses hôtes ne la quittèrent point, & quand elle vint attendre, sur la route, la voiture de monsieur Gérold, ils l'accompagnerent tous, & il lui fut impossible de glisser un seul petit mot dans l'oreille de Conrad. Elle en fut désolée, elle avait des choses si importantes à lui communiquer, & elle ignorait quand elle pourrait revenir. — Au moment de le quitter, elle prit une résolution subite.

« Je t'écirai, lui dit-elle à demi-voix.

— Oui, le plus tôt possible, n'est-ce pas ? » répliqua-t-il en l'embrassant.

Il attendit avec impatience la lettre promise, mais elle n'arriva point. Wilhelmine n'eut jamais le courage de l'envoyer.

Depuis que la jeune fille habitait le château de monsieur Gérold, sa position avait changé peu à peu. L'engouement avec lequel on l'avait accueillie faisait place à un sentiment de bienveillance plus raisonnable & plus raisonné. Son talent était jugé froidement à cette heure, & l'on s'apercevait qu'il avait été un peu surfait. C'était une agréable petite pianiste qui possédait une voix très-flexible & très-légère, voilà tout. — La grande musicienne qu'on avait cru découvrir d'abord n'existait que dans l'imagination de ces enthousiastes. Mais il n'est point étonnant qu'un jour de mai, en plein bois, quand le rossignol chante sur l'épine fleurie, on découvre dans les sons inattendus d'un piano des beautés inexprimables & presque célestes. Ce n'est pas de l'instrument que s'échappe cette mélodie, c'est du cœur de celui qui écoute.

Les admirateurs de Wilhelmine étaient donc complètement désabusés ; Bertha elle-même trouvait que son incomparable Fauvette n'était, après tout, qu'une bruyante petite mésange. Cette inconstante Bertha avait pris le chant & la musique en aversion ; elle étudiait sans goût, ne faisait aucun progrès, massacrait tous les morceaux qui lui tombaient sous les doigts, & s'apercevait, un peu tard, que la plus médiocre de ses anciennes maîtresses de musique en savait plus long que la fille du forestier. Elle regrettait presque d'avoir attiré celle-ci au château. A la vérité, elle l'aimait toujours, elle la trouvait douce & bonne, mais elle en était enibarrassée. Ce qui l'inquiétait surtout, c'était cette promesse imprudente qu'elle avait faite

d'emmener Wilhelmine à Paris. Elle ne voyait point la possibilité de conduire là-bas cette jeune villageoise. Comment ? Pourquoi ? En quelle qualité ? Sous quel prétexte ?

La forestière était vraiment trop naïve d'avoir pris au sérieux ce projet en l'air !

Cependant notre gentille Fauvette remarquait fort bien tout le changement qui se faisait autour d'elle ; mais elle ne s'en affectait pas autant qu'on pourrait le croire. Elle avait bien d'autres préoccupations ! Son cœur était tout rempli d'ambitieuses espérances, l'avenir lui apparaissait brillant & radieux, & elle allait en avant, bercée par les plus beaux rêves.

Voici sur quoi reposaient ces rêves, & quelle était la confiance qu'elle avait à faire au forestier.

Parmi les personnes qui venaient fréquemment au château, il y en avait une qui témoignait à Wilhelmine une bienveillance toute particulière. C'était cette fière madame de Rotherick, dont Franz Honeck avait parlé chez Conrad. Ce qu'il avait fallu à la jeune fille de douceur, de patience, d'abnégation, de prévenance & d'humilité, pour conquérir les bonnes grâces de l'orgueilleuse douairière, on ne saurait vraiment le dire. Je dois ajouter que dès qu'il s'agissait d'atteindre son but, rien ne lui coûtait. Il faut croire qu'elle attachait un prix inestimable à l'affection de madame de Rotherick ; car, pour la mériter, elle supportait gaïement les plus pénibles épreuves. Ce dévouement si absolu avait touché le cœur de la noble dame. Un doux lien d'amitié l'unissait à Wilhelmine ; on les rencontrait souvent causant à demi-voix avec expansion, & en les voyant, l'une si affable, si pleine de condescendance, l'autre si respectueuse, si soumise, si attentive, on eût dit une mère & sa fille.

C'est qu'en effet Wilhelmine considérait madame de Rotherick comme sa mère, & lui donnait ce nom au fond de son cœur ingénu. Oui, vraiment, elle songeait sérieusement à épouser M. Hermann ; elle se figurait que celui-ci était prêt à demander sa main, & que madame de Rotherick secondait ce projet, si toutefois elle n'en avait pas pris l'initiative. Il serait trop long de raconter en détail comment la naïve jeune fille avait acquis peu à peu cette conviction ; mille petits incidents, qu'elle recueillait précieusement dans ses souvenirs, comme on réunit des fleurs pour en former un bouquet, lui avaient donné cette bienheureuse certitude. Je citerai quelques-uns de ces faits, puérils en eux-mêmes, mais que la pauvre Fauvette trouvait bien graves & bien significatifs.

Un matin, elle terminait une paire de pantoufles en tapisserie, qui avaient lassé la patience de madame de Rotherick ; cette noble dame était assise en face d'elle, Bertha entre les deux, & M. Hermann se tenait debout dans l'embrasure d'une fenêtre. Il n'y avait pas d'autres personnes au salon dans ce moment.



Je ne sais comment il se fit qu'on vint à parler des seize ans de mademoiselle Gérold, & que madame de Rotherick se tourna du côté de la jeune forestière pour lui dire :

« Et vous, ma chère, quel est votre âge ? »

— J'aurai dix-neuf ans dimanche prochain, madame, répondit Wilhelmine.

— Vraiment ? répliqua la douairière. Eh bien ! je m'applaudis de vous avoir adressé cette question, et je vous enverrai un bouquet pour le jour anniversaire de votre naissance. »

Ce que madame de Rotherick appelait un bouquet était une broche à camée, qu'elle avait portée durant un demi-siècle. Wilhelmine, qui ne possédait pas de bijoux, l'accepta avec grand plaisir, malgré sa forme surannée ; mais le samedi soir, en entrant chez elle pour s'habiller, elle aperçut sur sa table à ouvrage un véritable bouquet de fleurs rares & charmantes : des bruyères du Cap, des camélias, des orchidées à l'odeur de vanille & à la forme de papillon, & d'autres plus précieuses encore que la jeune fille ne connaissait point, car elles ne s'épanouissent que dans quelques serres privilégiées ou au fond des contrées les plus chaudes & les plus humides du nouveau monde.

Elle sonna la femme de chambre de Bertha.

« Christine, qui donc a apporté ce bouquet ? »

— C'est un petit paysan qui me l'a donné pour mademoiselle ; il s'est sauvé à toutes jambes après me l'avoir remis. »

La jeune fille, pensive, approcha de ses lèvres les fleurs parfumées, & il lui tomba dans la main un lambeau de papier qu'on avait enroulé autour des tiges, pour que les doigts du petit rustre ne pussent froisser les pédoncules délicats. C'était une bande imprimée, qui avait entouré un journal. Elle portait le timbre de la poste & le nom de monsieur Hermann de Rotherick.

Il n'était pas besoin de cette preuve ; Wilhelmine avait pensé déjà que le bouquet lui était envoyé par sa noble amie. Elle attacha à sa ceinture une ravissante stanhoepa blanche & pourpre qui embaumait & descendit au salon. Quand elle parut, madame de Rotherick fit un geste de surprise.

« Oh ! l'admirable fleur que vous avez là ! dit-elle. C'est un stanhoepa calceolata, je croyais être seule dans la vallée à en posséder de semblables. Désormais, je serai moins fière de mes serres. »

Wilhelmine rougit & se troubla. Si ce n'était point madame de Rotherick qui lui donnait ce bouquet, d'où lui venait-il ?

Lorsqu'elle avait parlé de son jour de naissance, il ne se trouvait auprès d'elle que la vieille dame, Hermann & Bertha.

Or, ce n'était point Bertha qui avait eu l'idée de lui faire ce cadeau.

Une autre fois, monsieur Gérold, sa fille & leurs amis se promenaient dans la forêt. Madame de Rotherick s'appuyait sur le bras de sa petite amie & Hermann s'entretenait avec elles, lorsque Bertha courut à eux la tête couronnée de fleurs d'é-

glantier. Elle venait de les cueillir dans les halliers, & elle riait comme une enfant qui a fait quelque bouffonnerie plaisante.

« Mais vous êtes charmante ainsi, lui dit sérieusement madame de Rotherick. Ces roses sauvages sont la parure qui convient le mieux à vos seize ans. »

— Vous trouvez, madame ? reprit Bertha. Eh bien ! pour notre soirée de jeudi, je me coifferai avec des églantines cueillies au bois, & j'en mettrai une guirlande sur ma robe de tulle blanc.

— Ce sera fort joli, dit poliment monsieur Hermann.

— Joli, soit ; mais nullement original, repartit Wilhelmine. Si j'étais à votre place, Bertha, je suivrais cette mode si bizarre & si gracieuse, qui fait fureur dans tout le duché depuis quelques mois.

— Quelle mode & que voulez-vous dire, ma bonne amie ? demanda mademoiselle Gérold étonnée.

— Je veux dire que je garnirais ma robe de tulle avec deux guirlandes de plumes d'oiseaux. »

En ce temps, les dames posaient, en effet, sur leurs vêtements & dans leurs cheveux des ailes & même de petites têtes d'oiseaux, mode éphémère & cruelle qui révoltait la sensible Bertha.

« Oh ! dit-elle, jamais je n'aurai le courage de me parer de la dépouille de ces petits innocents, que j'aime tant à voir voler librement dans la campagne. Est-ce que vous pousseriez la cruauté jusqu'à ce point, vous, Vilhelmine ? »

— Eh bien ! oui, je l'avoue, répliqua celle-ci en riant. Que voulez-vous, j'ai été habituée, dès l'enfance, à voir donner la chasse à ces malheureuses petites bêtes, & cela m'a endurci le cœur. Je trouve qu'une garniture de robe, entièrement composée d'ailes de mésanges bleues, par exemple, serait si jolie, si jolie, que je me la procurerais pour jeudi prochain, si j'étais fée.

— Pourquoi ne pas choisir des plumes de fauvette, demanda Bertha d'un ton un peu moqueur.

— Elles sont moins brillantes, répliqua Vilhelmine ; néanmoins, je m'en contenterais volontiers. »

#### IV

La veille du bal que devait donner monsieur Gérold, Vilhelmine était seule dans sa chambre & très-embarrassée de se procurer une toilette convenable. Bertha ne lui faisait plus autant de cadeaux, elle avait envoyé à Gretchen tout l'argent qu'elle avait gagné depuis qu'elle était chez monsieur Gérold, & il lui eût été impossible de s'acheter même un ruban. Elle examinait ses robes l'une après l'autre, & n'en trouvait aucune qui pût convenir ; celle de faye était trop lourde et trop foncée pour une soirée dansante, surtout l'été & à la campagne. Durant toute la saison, elle avait porté ses jupes



de mousseline imprimée, & l'une d'elles avait même un large accroc; il était bien impossible de les mettre dans une circonstance aussi solennelle. Sa robe de taffetas était étriquée, mal faite; lorsque Bertha la lui avait donnée, elle était déjà défraîchie. Restait une robe de tarlatane blanche. Toujours cette éternelle tarlatane qu'elle mettait chaque fois qu'on dansait au château. Vilhelmine la considérait d'un oeil de dédain.

« Ce qui m'étonne, murmurait-elle, c'est qu'au lieu de me nommer Fauvette, ces moqueuses ne m'appellent point Tarlatane. »

En cet instant la femme de chambre entra, tenant un carton large & plat,

« Voici ce que le petit garçon de l'autre jour a encore apporté pour mademoiselle, dit-elle.

— Un bouquet, Christine?

— Je l'ignore, mademoiselle, c'est ficelé avec soin & très-léger. »

Vilhelmine coupa les cordons, enleva le couvercle & poussa un petit cri d'admiration.

Le carton était rempli d'ailes de mésanges bleues disposées en guirlandes légères & entremêlées de têtes de fauvettes, dont les petites huppées noires produisaient un effet charmant.

« Oh! que c'est joli! En fait de garnitures de robes de bal, je n'ai jamais rien vu de plus bizarre & de plus ravissant! s'écria la femme de chambre qui roulait & déroulait ces longues guirlandes brillantes & soyeuses. Vilhelmine souriait émue & rayonnante.

— Oui, c'est fort beau, dit-elle en essayant d'affermir sa voix, mais dans ma position je ne puis porter une parure aussi originale.

— Quel dommage! murmura Christine. »

C'est ce que la jeune fille répétait tout bas; mais eût-il été convenable d'accepter le cadeau envoyé par M. Hermann? car Vilhelmine était convaincue que lui seul avait pu lui faire cette surprise. Elle remettait les guirlandes dans le carton avec un soupir de regret, lorsque madame de Rotherick entra en disant de sa voix impérieuse :

« Ma chère, je ne vous dérange point?

— Oh! madame, pouvez-vous le demander?

— C'est que je viens vous prier de me rendre un service. Auriez-vous le temps de coudre une robe pour moi? On danse ici demain soir, & il faut absolument que je me prépare une toilette quelconque.

— Voici de belle besogne qui m'arrive, pensa la pauvre Vilhelmine, jusqu'à demain soir, je n'aurai pas une minute à moi. Mais elle ne laissa voir aucune contrariété; elle sourit gracieusement & répondit de son air le plus affable :

« Je suis entièrement à vos ordres, madame. »

Avec une bonne humeur inaltérable, une patience charmante & un zèle qui ne se démentait point, elle passa cette journée & la suivante à préparer un costume splendide pour sa vieille amie. Celle-ci abusait de sa complaisance au point de lui faire bâtir & découdre dix fois la même robe, mais

chaque coup de ciseau, loin d'impatienter la jeune fille lui amenait un nouveau sourire sur ses lèvres. Madame de Rotherick en était vraiment touchée.

« Savez-vous bien, ma petite, lui dit-elle, que vous êtes trop gentille & que je raffole de vous.

Vilhelmine ne répondit point et ne put s'empêcher de rougir.

Oui, vraiment, vous me plaisez, et je crois qu'à présent il me serait impossible de me passer de vous.

Elle s'arrêta. Allait-elle donc s'en tenir là? Le cœur de Fauvette battait bien fort. La bonne dame parut réfléchir et reprit :

Dites-moi, chère enfant, connaissez-vous le château de Rotherick?

— Je ne l'ai jamais visité, madame, mais je l'ai aperçu d'assez près, & il m'a semblé fort beau.

— Et vous l'habiteriez volontiers, n'est-ce pas?

Vilhelmine tremblait.

— Madame... balbutia-t-elle, toute tremblante.

— Oh! pas toute l'année, reprit la vieille dame. Nous passerons l'hiver à Paris & l'été à Rotherick.

La jeune fille pâlit, rougit, posa une main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements, & se dit qu'elle était arrivée au comble de ses vœux.

Madame de Rotherick, considérant son silence comme une réponse affirmative, ajouta :

« J'espère que cela pourra s'arranger; mais nous en reparlerons, & je ferai prier votre père de passer chez moi. »

C'est après avoir eu cette conversation que Vilhelmine était allée à la maison forestière. Elle voulait prévenir Conrad, jouir de sa surprise, de son bonheur, mais la présence de Franz & de sa mère l'empêcha de s'expliquer.

Elle était revenue au château depuis près de trois semaines, lorsqu'un jour qu'elle se promenait seule dans le parc, il lui sembla entendre les aboiements des chiens de Conrad & la voix du forestier lui-même qui les appuyait.

Il y avait du fond du parc une petite construction rustique, placée sur une éminence qui dominait la vallée.

Vilhelmine entra dans ce pavillon, & s'approcha d'une fenêtre pour essayer d'apercevoir son père. Cela lui fut impossible; alors elle s'avisait de monter dans un grenier où l'on serrait le bois.

De là, elle vit distinctement Conrad & Franz dans une brande couverte de halliers & de buissons de genévriers. L'air était calme, les bruits portaient loin, on entendait les voix des chasseurs & les aboiements furieux de la meute. Vilhelmine les regarda longtemps, & sentit ses yeux se mouiller. Elle s'attendrit au souvenir des jours heureux que lui rappelait cette scène. Elle songeait à l'affection dévouée de ces deux hommes, aux soins dont ils avaient entouré son enfance & elle se disait qu'elle avait été ingrate. Elle éprouvait de vagues regrets, de tristes pressenti-



ments, elle eût voulu pouvoir courir à eux & ne plus les quitter.

Ces pensées l'absorbaient tellement, qu'elle n'entendit point ouvrir la porte du pavillon, & qu'elle tressaillit tout à coup, lorsque la voix de madame de Rotherick arriva jusqu'à elle, disant :

« Ainsi, ma chère Bertha, vous me céderez volontiers votre mélodieuse fauvette ? »

— Avec bonheur, madame, répondit mademoiselle Gérold. Je commence à être embarrassée terriblement de cette pauvre fille. Je ne puis l'emmener à Paris, bonne maman ne me le permettrait point.

Wilhelmine ne fut pas trop surprise d'entendre Bertha s'exprimer ainsi, & comme elle eût rougi d'écouter plus longtemps cette conversation, elle s'appêta à descendre; mais avant qu'elle n'eût ouvert la porte, une troisième voix, celle de monsieur Hermann, s'était fait entendre.

« Mesdames, disait le jeune homme, s'il m'était permis de vous donner un conseil, je vous engagerais fortement à renvoyer cette petite paysanne chez son père. Croyez-vous qu'elle sera bien heureuse, lorsqu'on lui aura inspiré des goûts, des idées, des sentiments qui ne peuvent convenir à une jeune fille de sa classe ? »

Si la foudre eût éclaté tout à coup dans le ciel pur et sans nuages, Wilhelmine eût été moins atterrée qu'elle ne le fut en écoutant ces paroles. Elle crut qu'elle allait s'évanouir, & elle se laissa glisser pâle & défaillante sur une pile de bois.

Elle n'osait descendre à présent, & d'ailleurs il lui était impossible de marcher. Elle dut rester là, immobile & sans voix, tandis que madame de Rotherick reprenait :

« Mais, mon fils, je n'ai point du tout l'intention d'agir comme Bertha & de traiter la petite forestière en amie & en égale. Si je la fais venir chez moi, elle sera ma lectrice, ma demoiselle de compagnie, ma femme de chambre au besoin, & je vous prie de croire que je ne lui inspirerai que des goûts simples & laborieux. Du reste, nous nous entendrons fort bien ensemble. Elle me plaît, cette enfant.

— Ma mère, dites, je vous prie, qu'elle vous flatte, car voilà la vérité, répliqua monsieur Hermann. Elle vous cache adroitement ses défauts, & elle en a plus d'un, je vous assure. Elle est ambitieuse d'abord, & je ne crois pas que l'humble rôle que vous lui destinez lui conviendra beaucoup. »

Wilhelmine appuya son mouchoir sur sa bouche pour étouffer ses sanglots, & elle pleura avec tant de violence & d'amertume qu'elle n'entendit plus rien.

Lorsque madame de Rotherick, Hermann & Bertha se furent éloignés, elle descendit à son tour, rentra précipitamment au château, & courut dans sa chambre, où elle fit à la hâte ses préparatifs de départ, car elle voulait retourner le jour même à la maison forestière.

Cette détermination subite étonna un peu la famille Gérold, qui l'engagea poliment à rester encore, & qui s'applaudit tout bas de la voir persister dans sa résolution.

Un domestique fut chargé de la conduire en voiture chez son père. Lorsqu'elle arriva, Conrad & Franz revenaient de la chasse, ils la virent & poussèrent un cri de joie.

« Cette fois, leur dit-elle, c'est pour ne plus vous quitter.

— Oh ! s'écria son père en la pressant dans ses bras, sois bénie pour cette bonne parole. Il y a si longtemps que nous t'attendions ! »

— Mais, reprit Franz, comment se fait-il que tout d'un coup, à l'improviste, vous arriviez ?...

— Ne l'interroge pas... pas ce soir du moins, interrompit Conrad. Comme l'enfant prodigue, elle était perdue, & elle est retrouvée. Avons-nous besoin de savoir autre chose ?

— Cher père, dit-elle, je vous remercie de m'épargner aujourd'hui des interrogations auxquelles je n'aurais pas la force de répondre; bientôt, je vous raconterai tout. Mais il faut que vous me permettiez de vous faire une question, à vous qui ne m'en adressez aucune. Dites-moi, je vous prie, qui de vous deux a songé à m'envoyer un bouquet pour mon jour de naissance ? »

Franz devint très-rouge & baissa la tête.

« C'est lui, s'écria gaiement Conrad. Vois comme il se trahit. N'a-t-il pas toute la mine d'un coupable ? »

— Mademoiselle, balbutia le jeune homme, j'espère que vous n'avez pas pris ça en mauvaise part. J'étais allé régler un compte avec le jardinier de monsieur de Rotherick, il m'a fait voir ses serres, & je me suis permis d'acheter un bouquet à votre intention... Ainsi vous avez deviné tout de suite qu'il vous était envoyé par votre père ou par moi ?

— Oh ! non, pas tout de suite, ingrate que j'étais ! s'écria Wilhelmine en s'essuyant les yeux. C'est seulement aujourd'hui que je vous ai devinés.

— Mieux vaut tard que jamais, dit joyeusement Conrad.

— Monsieur Franz, reprit la jeune fille, ce bouquet n'est pas le seul cadeau que vous m'avez fait.

— Ah ! dit-il avec un sourire, je vois que vous savez tout. Eh bien ! oui ; un jour que je chassais sous bois, je vous ai entendue parler de garnir des robes avec des plumes de mésanges & de fauvettes. Je suis adroit chasseur, votre père m'a enseigné à empailler les oiseaux & à manier délicatement ces petites plumes ; j'ai cru pouvoir vous envoyer ce que vous désiriez, ne m'en veuillez pas. »

Wilhelmine le regarda & comprit tout. Une grande joie lui fit battre le cœur, elle compara ce bon jeune homme à monsieur Hermann ; la douce madame Honeck à cette fière douairière, si difficile



à vivre, & elle se félicita du sort qui lui était réservé.

« Cher vieux logis, dit-elle en franchissant le seuil de la maison forestière, combien je suis heu-

reuse de revenir t'habiter. Si j'étais riche, je voudrais inscrire en lettres d'or, au-dessus de la treille qui orne ta façade, cette simple devise : Ne frayons qu'avec nos égaux. »

MICHEL AUBRAY.

## ANNE RADCLIFFE EN FRANCE

VERS le milieu de l'année 1795, peu de temps après la déplorable affaire de *Quiberon*, une dame anglaise fut arrêtée au moment où elle entrait en France par la frontière suisse. Ce qu'elle savait de français se bornait à quelques mots mal prononcés ; il fallut, pour l'interroger, recourir à un interprète. Sommée de faire connaître les motifs qui l'avaient portée à tenter une si périlleuse entreprise, la voyageuse répondit qu'elle en avait affronté les risques dans le seul but de visiter le château où le barbare sire de Fayel avait fait jadis manger, à Gabrielle de Vergy, le cœur d'un noble chevalier. Une déclaration ainsi formulée parut si ridicule à ceux qui l'entendaient, qu'ils furent conduits à mettre en doute, ou le bon sens, ou la véracité de l'excentrique Anglaise. Ils s'arrêtèrent à cette dernière idée, & envoyèrent l'étrangère sous bonne escorte à Paris, comme inculpée d'espionnage au profit de l'Angleterre. A son arrivée, elle fut déposée en lieu sûr & enfermée à la Conciergerie.

L'opinion publique était alors dans un état de violente exaspération contre les Anglais. La compatriote de Pitt se vit accablée d'outrages, & ses terreurs, exprimées dans un singulier jargon mêlé d'anglais & de français barbare, ne faisaient qu'exciter davantage la gaieté grossière de ses geôliers. Après avoir épuisé toute espèce de railleries & d'insultes envers la prisonnière, ils finirent par la jeter dans le cachot le plus humide & le plus incommode qu'ils purent trouver. La porte de cet antre n'avait pas plus de quatre pieds d'élévation. Le seul rayon de jour qui en éclairait obscurément les murs imprégnés de moiteur & le sol de terre nue, y descendait par une lucarne, haute de quatre pouces sur quinze de large. Un lit de sangle & un paravent composaient tout l'ameublement du lieu. Le lit servait en même temps de siège ; le paravent était destiné à établir une séparation partielle entre l'habitante du cachot & ses gardiens qui, postés dans une pièce contiguë, pouvaient à volonté épier, au travers d'une étroite

ouverture, les moindres mouvements de la prisonnière.

L'étrangère, à la vue d'un pareil gîte, recula de dégoût, & demanda s'il n'était pas possible d'enfermer une femme dans quelque lieu moins terrible.

« Vous êtes bien difficile à contenter, madame, répondit le brutal geôlier, en contrefaisant son mauvais français, vous vous trouvez ici dans le palais de madame *Capet*.

Puis fermant derrière lui la porte massive, renforcée de plaques de fer & assurée au dehors par trois ou quatre verrous couverts de rouille, il la laissa pour aller répéter cette heureuse saillie à ses compagnons, & jouir avec eux de la consternation de madame *Rosbif*, nom qu'ils donnaient à la nouvelle captive.

Cependant cette dernière était tombée à genoux & regardait autour d'elle avec une sorte de pieuse émotion.

« De quel droit, s'écria-t-elle, me plaindrais-je d'être plongée dans le cachot naguère habité par la reine de France, par la belle, par la noble Marie-Antoinette ? Je cherchais un aliment aux rêves de mon imagination. J'avais entrepris un voyage en ce pays pour visiter les lieux illustrés par le séjour des plus fameux personnages ; la fortune est venue à mon aide, ceci vaut mieux que le château du sire de Fayel & la terrible histoire du cœur sanglant. Jamais une plus puissante inspiration ne s'empara de mon esprit. Je vais travailler. »

Elle tira de sa poche un rouleau de papier qui avait échappé à l'investigation des guichetiers, & passant la main sur son front, elle s'approcha de la lucarne pour profiter d'un faible reste de jour. Alors, prenant un crayon, elle couvrit rapidement dix ou douze pages des lignes serrées d'une écriture microscopique. L'obscurité croissante la contraignit enfin de s'arrêter. Elle repliait le manuscrit pour le remettre dans sa poche, quand une main brusque le lui arracha.

« Ah ! ah ! madame *Rosbif*, s'écria le geôlier d'un



ton triomphateur, vous croyez qu'il vous sera loisible de griffonner ici tout à votre aise, de tramer des complots contre la République & d'entretenir des relations avec les ennemis de la Nation? Nous verrons cela! Ces papiers seront remis aujourd'hui, sans faute, au ministre, & l'on saura ce que signifie cette nouvelle machination contre la liberté. Entendez-vous, misérable agent de Pitt et Cobourg? »

Le soir même, le manuscrit de l'étrangère était entre les mains du ministre Tallien. Celui-ci, ne sachant pas l'anglais, sonna & fit demander son secrétaire; mais nulle part on ne put le trouver. Le ministre, embarrassé, se dirigea alors vers l'appartement de sa femme.

Madame Tallien, l'une des beautés célèbres du temps, était en ce moment occupée de faire sa toilette pour un bal costumé. Penchée en avant dans une attitude gracieuse, elle entrelaçait autour de sa mince cheville les rubans d'un cothurne de pourpre. Sa tunique à la grecque, simplement attachée sur son épaule par une agrafe en diamants; ses cheveux noués derrière la tête comme ceux de la Polymnie du Louvre, s'harmonisaient admirablement avec le dessin classique de ses traits. Le ministre, en la regardant, oublia presque l'affaire qui l'amenait auprès d'elle.

La dame jeta un léger cri de surprise.

« Pour quel grave motif, monsieur daigne-t-il m'honorer d'une visite à cette heure inaccoutumée? demanda-t-elle.

— J'ai ici quelques papiers, répondit le ministre, qui ont été saisis sur un espion féminin, & qui contiennent, m'assure-t-on, les preuves d'une dangereuse conspiration. Ils sont écrits en anglais; mon secrétaire est absent, cette langue vous étant familière, je viens vous prier de vouloir bien me les traduire. »

Madame Tallien prit le manuscrit & le parcourut.

« Faut-il lire tout haut, demanda-t-elle d'un air amusé. »

Son mari fit un signe affirmatif.

« Le vent gémit tristement à travers le feuillage; la pluie tombe par torrents. Les terreurs de ma prison deviennent de plus en plus formidables. Des fantômes se dressent de toutes parts & se couent leurs linceuls d'une blancheur de neige. La froide & impitoyable main du malheur s'étend lourdement sur mon front si jeune encore. Ainsi parlait l'illustre prisonnière, tandis que dans l'ombre, elle tâta de ses mains tremblantes les murs humides du cachot. »

— Voici véritablement une singulière conspiration, observa madame Tallien, après avoir lu les lignes précédentes. Voyons le titre : *Chapitre XII. La prison du château?* et le nom de l'auteur : *Anne Radcliffe*. Vite, citoyen! mettez cette femme en liberté & amenez-la-moi. Votre espion n'est autre que la célèbre Anglaise, auteur des *Mystères d'Udolphe*. »

Le ministre se souvint alors dans quelle intention romanesque l'étrangère, d'après sa propre déclaration, avait entrepris son aventureux voyage. Il rit de l'erreur où étaient tombés ses agents, &, sortant à la hâte, il donna des ordres pour que la prisonnière fût immédiatement conduite chez madame Tallien.

Cependant la belle Française, oubliant sa toilette & le bal qui l'attendait, se promenait dans son appartement avec un plaisir & une impatience d'enfant. Elle allait faire connaissance de la manière la plus piquante, la plus inattendue avec l'auteur de ces romans qui avaient si souvent occupé sa vive imagination d'idées d'apparitions ou de prisonniers mourant de faim dans d'horribles cachots. Elle consultait sa pendule à tout instant & comptait jusqu'aux secondes qui s'écoulaient. Enfin le bruit d'une voiture se fit entendre dans la cour de l'hôtel, madame Tallien courut à la porte, qui s'ouvrit, & les deux célébrités féminines se trouvèrent en présence l'une de l'autre.

La femme du ministre recula involontairement de surprise & presque de consternation à l'aspect de l'étrange figure arrêtée sur le seuil; car madame Radcliffe avait fait halte, éblouie & troublée par les lumières qui éclairaient le salon & blessaient ses yeux, accoutumés depuis plusieurs heures à l'humide obscurité d'une prison. L'Anglaise formait un contraste frappant avec la radieuse beauté placée devant elle. Sèche, froide, anguleuse, les vêtements en désordre par suite de son arrestation, de son voyage forcé & de son incarcération, elle offrait dans tout son extérieur quelque chose de bizarre & de fantasque qui ajoutait à son âge réel dix bonnes années de plus.

Madame Tallien, revenue de son premier étonnement, s'avança vers l'étrangère, lui souhaita cordialement la bienvenue en anglais, & lui dit combien elle s'estimait heureuse d'avoir contribué à la mise en liberté d'un auteur si renommé. Un remerciement répondit à ce compliment, & toutes deux vinrent s'asseoir près du foyer, dont la flamme claire & la chaleur vivifiante furent particulièrement agréables à la prisonnière délivrée, & réveillèrent en elle une activité d'esprit qui semblait avoir été engourdie par l'atmosphère glacée de son cachot. La conversation fut gaie, piquante, pleine de charme & d'abandon. Madame Tallien ne l'interrompit que pour donner à sa femme de chambre l'ordre de renvoyer la voiture & de fermer sa porte à toute espèce de visiteurs.

Madame Radcliffe avait beaucoup voyagé & narrait ses aventures avec autant de grâce que d'originalité. Les heures s'écoulaient sans être remarquées. L'Anglaise en était à une excursion hasardeuse, entreprise par elle durant son voyage en Suisse, quand la pendule sonna minuit. La conteuse pâlit, un frisson agita son corps d'une manière sensible. Elle suspendit son récit & promena autour d'elle un œil d'égarement & d'effroi, comme si son corps eût suivi les mouvements de



quelque être invisible. Madame Tallien, frappée d'une vague terreur, n'osait adresser un seul mot à sa visiteuse. Cette dernière finit par se lever brusquement, ouvrit la porte, & avec un geste impératif, ordonna à quelqu'un du nom d'Henry de quitter la chambre. Cela fait, elle parut éprouver un soudain soulagement.

La gracieuse Française eut l'air de n'avoir pas remarqué cet incident. Bientôt après, les deux nouvelles amies se séparèrent. Madame Tallien conduisit elle-même la voyageuse à l'appartement qu'on lui avait préparé, & se retira en la saluant d'un affectueux *au revoir*.

Le lendemain, dans la soirée, madame Radcliffe se présenta chez son hôtesse, dès que celle-ci eut fait connaître qu'elle était prête à la recevoir. Calme, reposée dans son maintien & vêtue à la française, la femme auteur paraissait beaucoup plus jeune qu'on ne l'eût cru la veille, & n'était même pas dépourvue de toute beauté. Elle ne fit aucune allusion à la scène du soir précédent, se montra gaie, spirituelle, aimable, & prit une part animée à la conversation. Mais dès que l'aiguille des minutes eut indiqué onze heures & demie sur le cadran de la pendule, les couleurs de son teint s'effacèrent, une ombre de pensive tristesse remplaça son enjouement, & peu de moments après, elle prit congé de la compagnie.

La même chose eut lieu le lendemain encore, & tous les jours suivants. Madame Tallien, malgré le sentiment de vive curiosité que lui inspirait ce mystère, avait trop de politesse pour questionner l'étrangère confiée à son hospitalité. Un mois s'écoula de cette manière. Au bout de ce temps, madame Radcliffe, seule un soir avec sa nouvelle amie, exprima quelque contrariété de se voir retenu prisonnière en France, sans pouvoir retourner dans son pays. Pour toute réponse, madame Tallien se leva, tira un papier de son secrétaire & le lui présenta; c'était un passe-port daté du soir même, où madame Radcliffe avait été rendue à la liberté.

« Puisque vous voulez quitter vos amis de France, lui dit son hôtesse en souriant, partez, ingrate!

— Oh! non, ne m'appellez pas ingrate, répliqua l'auteur en prenant la belle main de son amie & la portant à ses lèvres; mais l'année décline rapidement, & un devoir solennel me rappelle vers ma terre natale. Dans le cimetière d'un pauvre vil-

lage, près de Londres, il est deux tombes où, chaque année, le jour de Noël, je porte des fleurs & des prières. Si je ne rentre pas en Angleterre avant cette époque, ce sera la première fois qu'elles auront été négligées. Vous connaissez déjà mes autres secrets; mon intention, continua-t-elle en baissant la voix, est de confier aussi celui-ci à votre oreille amie :

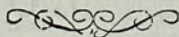
Passant la main sur son front, l'Anglaise entama le récit d'une étrange & tragique histoire, dont les détails ne sauraient entrer dans le cadre borné d'une simple anecdote. Il suffira de dire que cette circonstance de sa vie l'avait laissée sujette à une opiniâtre hallucination. Elle croyait fermement à la réalité du fantôme qui l'obsédait, n'ayant pas une notion assez exacte de la science pour l'attribuer à sa véritable cause, c'est-à-dire à un désordre partiel dans le système nerveux. Cette vision, qui revenait périodiquement chaque jour à minuit, expliquait en même temps la conduite singulière qui, de sa part, avait si vivement piqué la curiosité de la bienveillante Française.

Madame Radcliffe partit pour retourner à Londres. Peu de temps après, elle y publia l'*Italien* ou le *Confessionnal des Pénitents noirs*.

Nous ne saurions aujourd'hui nous représenter exactement l'impression produite par les romans d'Anne Radcliffe, à l'époque de leur apparition. Tous les critiques contemporains s'accordent à en attester l'immense succès inférieur seulement à celui que les œuvres de l'auteur de *Waverley* ont obtenu dans un temps plus rapproché du nôtre. Nous n'y voyons plus maintenant que les rêves émanés d'une imagination malade, pleins de fantasmagorie, d'absurdités & de longueurs insupportables au goût moderne. Toutefois ces conceptions, dans leur décousu, ne manquent pas d'un certain intérêt; elles fourmillent de situations pittoresques & de surprises mélodramatiques. Les caractères mis en scène par l'auteur présentent quelques traits naturels, mais partout on y reconnaît les caprices d'une fantaisie déréglée, un sens & un goût pervertis.

Anne Radcliffe mourut près de Londres, le 7 février 1823, à l'âge de 63 ans. Le *Monthly-magazine*, dans son numéro du mois de mai suivant, annonce son décès & affirme que sa fin fut accompagnée de visions singulières, qui, depuis un événement romanesque arrivé dans sa jeunesse, n'avaient cessé de la poursuivre.

A. DE BÉNY.





## RESTONS

---

Rentrer, lorsque dans le vallon  
Tout mêlé de lumière & d'ombre,  
L'arbre a ses pieds dans la nuit sombre  
Et sa cime dans un rayon !

Quand des haleïnes parfumées  
Vers nous s'exhalent du gazon,  
Et quand le ciel à l'horizon  
Roule des vagues enflammées !

Quand l'alouette sur les champs  
Plane & vole, & gazouille en route  
Un chant si doux à qui l'écoute,  
Qu'il semble un rêve du printemps.

Quand bientôt, près des blancs nuages,  
Luira l'étoile de Vénus,  
Quand la cloche de l'Angelus  
Va sonner à tous les villages !

Partir ! oh ! non. Restons encor.  
Attends que l'astre qui s'incline  
Sur le sommet de la colline  
Ait épuisé sa coupe d'or.

Le ciel rougit, l'onde étincelle...  
Ce grand tableau, qui le verrait ?  
Eh ! si nous partions, qui pourrait  
Dire à Dieu que son œuvre est belle ?

Y penses-tu ? quitter cela !  
Admirer, c'est un bien céleste.  
Avons-nous du bonheur de reste  
Pour le laisser quand il est là ?

MARIE JENNA.

---

## REVUE MUSICALE

LA FÊTE DE PIEDIGROTTA — LA BOHÉMIENNE  
ENCORE LA MUSIQUE DE L'AVENIR  
MUSIQUE NOUVELLE

On dirait vraiment que tous les grands théâtres  
sont en grève. Aucune nouveauté musicale ne s'y

fait voir à l'horizon, malgré de belles promesses &  
de longues attentes. Messieurs les directeurs s'en  
consolent avec des reprises, ce qu'en style com-  
mercial on appelle des *rossignols*, c'est-à-dire des  
articles défraîchis. Il est vrai que parmi ceux-là  
quelques-uns ont une valeur réelle & solide ; mais  
une œuvre nouvelle, due à un bon compositeur,



ne serait pas à dédaigner dans ce temps de disette, & le pain sur la planche n'exclut pas une petite friandise, par hasard, pour le faire trouver meilleur. Il faut donc, pour causer musique, se jeter dans l'étroit sentier des opérettes, dont il est souvent interdit à une plume morale de raconter les libretti ; mais au milieu duquel, cependant, on rencontre quelques fleurs bonnes à cueillir.

Nous avons rarement vu un poème plus embrouillé que celui de *la Fête de Piedigrotta*, opéra des frères Ricci, représenté à l'Athénée. Peut-être était-il compréhensible en italien, mais la traduction est tout ce qu'on peut imaginer de plus confus. Il y a là une foule de couples qui s'entremêlent, se heurtent, babillent, chantent & crient, sans qu'il soit possible de rien saisir. Lassée de chercher le sens de cette intrigue, nous nous sommes demandé s'il n'y avait pas là quelque allégorie trop compliquée pour notre faible entendement ; mais en voyant que l'auditoire ne comprenait pas plus que nous, nous avons pris le parti de nous en tenir à la musique, qui, heureusement, est beaucoup plus claire que le livret. On pourrait désirer des formules plus variées & une orchestration moins bruyante ; cependant, quelques morceaux ont obtenu un légitime succès.

Une introduction originale précède le lever du rideau. D'assez jolis couplets de deux jeunes filles, un air de basse très-bien fait & un finale trop mouvementé, sont tout ce qu'on a remarqué au premier acte.

L'air du deuxième acte est d'un excellent rythme. Des couplets militaires avec chœurs ont été applaudis. Le quatuor qui suit, semble être une parodie de l'admirable ensemble de *Rigoletto*, dans le quatrième acte de cet opéra. Un autre morceau se rapproche étrangement d'un des airs du *Bal Masqué* de Verdi.

Tout cela, en somme, fait plus de bruit que de plaisir. Les cantilènes gracieuses, les phrases éloquentes dans leur simplicité, les mélodies pénétrantes brillent par leur absence dans l'ouvrage des frères Ricci.

Au troisième acte, on ne peut guère citer qu'un chœur d'introduction agréable, un septuor assez vif, mais trop bruyant, & la tarentelle de la fête, taillée sur le patron connu de toutes les tarentelles qui manquent d'originalité. On a beaucoup applaudi cet opéra, qui ne nous paraît pas de nature à valoir à ses auteurs les mêmes éloges sérieux qu'avait mérités leur précédent ouvrage.

Disons en passant que la *Bohémienne* du Théâtre-Lyrique, composée par messieurs Balfe & Saint-Georges, a été vivement applaudie, sans être vivement admirée. Le compositeur est Anglais, ce qui ne veut pas dire qu'il ne saurait être bon musicien, mais il faut une extrême bonne volonté pour s'étendre à perte de vue sur le mérite de son

œuvre. La *Bohémienne* a été chantée un peu partout & n'a fait de bruit nulle part.

Une jeune fille noble a été enlevée par des bohémiens. Elle fuyait devant un cerf en fureur, quand elle fut sauvée par un jeune bohémien, qui en devint amoureux. La reine des Tziganes, poussée par la jalousie, s'arrange de façon à faire prendre la pauvre héroïne par les gens d'un seigneur du voisinage, sous l'inculpation d'un vol dont elle est innocente. C'est alors que le seigneur reconnaît en elle l'enfant qu'il avait perdue ; tout incontinent, il veut la marier à un chevalier de ses amis, Grand désespoir ! la bohémienne aime son bohémien. Par un miracle, qu'on voit au théâtre six fois sur six, il se trouve que le bohémien a du sang d'hospodar dans les veines, & qu'un charmant mariage termine les péripéties de ce libretto vulgaire.

L'ouverture, qui n'est pas sans valeur, est connue & a déjà été exécutée dans quelques concerts. Un duo de ténor & basse, au premier acte, un intermède de danse original & d'un effet très-pittoresque, un grand air de la reine Mab, une romance d'un goût parfait & très-mélodique, le duo qui suit le mariage ; un quartetto, qui a obtenu les honneurs du *bis* ; un duo de femmes beaucoup trop chargé de fioritures pour la situation, enfin, au dernier acte, un air de ténor qui a déjà été chanté dans les concerts ; tel est le bagage de M. Balfe.

..

M. Ernouf écrivait, en terminant une très-belle étude sur Schumann, que les œuvres de ce maître seraient difficiles à populariser. Mais le talent de premier ordre a toujours son heure, & cette heure a sonné. M. Pasedeloup a fait jouer à son théâtre plusieurs ouvertures & des symphonies de ce maître éminent. Le Conservatoire a fait de même, & la société Schumann, fondée sur l'initiative du jeune pianiste Delahaye, fait depuis quelque temps entendre ses œuvres dans une belle salle & devant un nombreux auditoire. Ceci ne veut pas dire qu'on n'y exhibe que les productions d'un compositeur unique. Les œuvres de Raff, de Brahms & de Volkmann y ont été savamment interprétées. Mais le grand quintette de Schumann, d'une inspiration si élevée, le *Crescendo* superbe dont les érudits sont enthousiastes, a enlevé la salle & s'est terminé par un tonnerre d'applaudissements. Nous recommandons aux musiciens sérieux les séances de la *Société Schumann*.

..

Un grand tumulte s'est produit récemment aux concerts Pasedeloup, on se serait cru aux réunions publiques de Belleville. C'est l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner, qui a occasionné tout ce tapage ; la grande majorité du public après avoir fait preuve d'une grande longanimité, s'est levée en masse avec des vociférations & des sifflets, tandis que le petit clan des fidèles tenait tête à l'orage. Avouons que, tout en admirant certaines



parties du talent de Wagner, l'ouverture en question, malgré son début grandiose, est fort difficile à écouter. Les sujets & les contre-sujets s'y croisent d'une façon désespérante, & le bruit devient tellement infernal & incompréhensible, que les plus rudes oreilles en sont assourdies; bien évidemment le génie si prôné du compositeur de l'avenir ne prendra pas racine en France.

..

Il est difficile de suivre une par une les nombreuses compositions musicales que chaque jour voit naître & souvent mourir. Cependant, il en est qui demeurent & qui méritent d'être appréciées par les musiciens sérieux; nous en citons quelques-unes :

*Fête hongroise*, morceau qui se distingue par les grâces de l'originalité & du style, chez E. Gierodo. — Trois *caprices-valse*, de H. Littolf, très-recherchés : n° 1, *Légèreté*; n° 2, *Grâce*, n° 3, *Abandon*; au Ménestrel. — *La Vague et la Perle*, par J. O' Rellz; chez Cellerini. — *Noël*, d'Auguste Bertonnier, chez monsieur Colombier. — *Les frères Normands*, valse, par Ernest Ameline; chez Gauvin. — *Brillantine*, polka de salon; *Fleurs et papillons*, caprice, par A. Trojetti. — *Jocalyne*, valse brillante, *Folies bachiques*, caprice brillant par A. Schmoll. — Un joli quadrille d'Arban, sur *le Petit Faust*, succès déjà consacré, & enfin le bel air suédois, chanté par mademoiselle Nilsson, *les Roses*, transcrit, & varié pour le piano, par Ch. Neustedt; tout cela au Ménestrel.

Comme musique de chant le choix n'est pas moins varié

— *Mia Nera*, mélodie chantée par Capoul, musique de H. Cellot, paroles de Paul Bocage, est une charmante composition où l'on trouve la distinction unie au sentiment, la science à l'inspiration.

— Mais nous recommandons surtout aux amateurs de belle & sérieuse musique les œuvres célèbres de Chopin, transcrites à une ou deux voix égales, par Luigi Bordèse. Le recueil où se trouvent réunies douze des plus belles compositions de ce grand maître, coûte 10 francs. — *L'Attente; l'Inondation*, mazurkas, op. 7. — *Les Brises*, mazurka, op. 30. — *Les nuages*, nocturne, op. 32. — *La Fille de l'onde*, ballade, op. 38. — *Violetta*, mazurka, op. 50. Voilà quelques-uns des titres de ce volume où chaque page renferme des beautés de premier ordre.

Disons, pour clore cette nomenclature, que nous plaçons au même rang les deux collections de mélodies, de Gounod; chacune d'elles contient vingt pièces de choix : — *L'Hymne à la Nuit*, — *Solitude*, — *Tombez mes ailes*, — *Primavera*, — *Crépuscule*, — *A une jeune fille*. — *Noël*, renferme de grandes beautés.

..

Nous rappelons à nos abonnées que l'Édition *Peters*, de musique classique, en vente chez E. Jung-Treuttel, 19, rue de Lille, Paris, enrichit chaque jour ses catalogues des chefs-d'œuvre des grands maîtres, & que la modicité du prix & l'élégance du format la doivent faire préférer à toutes celles publiées jusqu'à ce jour.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE

### FLORENCE A JEANNE

**A**CCOUREZ vite, chère madame R..., criez à mon aimable voisine, du plus loin que je l'aperçois, arrivant chez moi. Je vais peut-être avoir enfin la satisfaction de vous apprendre quelque chose de nouveau & d'utile à vous qui m'avez révélé tant d'excellents petits secrets de ménage.

« Me voici tout yeux & tout oreilles, ma bonne Florence; de quoi s'agit-il ? »

Vous me voyez dans le ravissement; mon père, toujours en quête de ce qui peut m'être agréable, vient de m'envoyer de Paris un gros livre qui me paraît un vrai trésor. C'est le livre des conserves



publié tout récemment par la librairie Hachette (1). Il fait suite à ce bel ouvrage du même auteur, que vous admiriez tout dernièrement chez mes cousines : le *Livre de Cuisine*.

— Je me rappelle à merveille. Mais de quoi traite-t-il, ce livre ?

— Oh ! de tout ce qui concerne l'office : confection des sirops, des confitures, des liqueurs de famille, des bonbons, des fruits confits & glacés, des petits-fours, des boissons & préparations diverses pour les soirées, des...

— Je vois, petite friande, que vous commencez par la partie qui vous agréait le plus, interrompit en riant madame R... — qui, tandis que je parlais, avait feuilleté le volume ; — car, si je ne me trompe, l'auteur, lui, commence par traiter des conserves plus sérieuses, telles que viandes, charcuterie, gibier, légumes, fruits, œufs, laitage, etc.

— C'est vrai, je mettais la charrie avant les bœufs, mais qu'importe ? — La troisième partie est consacrée aux recettes des médicaments faciles à préparer chez soi, & des mets sains, toniques & légers pouvant entrer dans le régime alimentaire des malades, des convalescents...

— Voir même des petits enfants, pour faire la rime. Voici une manière de confectionner la bouillie des bûbys, de façon à ce qu'elle leur soit d'une digestion facile ; elle m'eût été bien précieuse il y a un an ou deux.

— J'ai vu aussi, tout à l'heure, une excellente recette pour le vin de quinquina, si cher à acheter, & cependant si fortifiant pour les estomacs débiles comme le mien.

— Voyons cette recette : « Cassez en petits morceaux trente grammes de quinquina ; mettez-les dans un bocal avec soixante grammes d'alcool ; laissez infuser vingt-quatre heures ; ajoutez un litre de vin de Bordeaux ; laissez infuser douze jours ; filtrez & mettez en bouteille. Les vins de quinquina au madère, au marsala, au malaga, au lunel & à l'alicante se préparent de la même manière, mais sans addition d'alcool. »

— En voici deux autres encore qui seront utiles pour bien des gens : celle de l'eau de goudron, très-ordonnée aux poitrines délicates, & celle de l'eau ferrée qui convient aux tempéraments lymphatiques & aux jeunes filles grandissant rapidement, comme ma jeune cousine Fanny, si pâlotte depuis quelque temps, par exemple.

« C'est vrai, on néglige souvent ces préservatifs efficaces, rien que parce qu'on ignore la manière de les préparer soi-même, & c'est pourtant la chose du monde la plus aisée & la moins coûteuse. Cette recette pour l'eau de goudron en est la preuve :

» Pour un litre & demi d'eau, cent grammes de goudron de Norvège ; mettez le goudron dans une carafe ou dans un vase de porcelaine ; remplissez avec de l'eau, remuez quatre fois en vingt-

quatre heures, jetez cette première eau ; remplissez de nouveau & laissez infuser douze heures ; à mesure que vous buvez, remplissez la carafe d'eau nouvelle. Le goudron ne se remplace que tous les mois. Cette eau peut se boire seule ou avec du vin, elle est regardée comme un bon dépuratif. »

— Celle de l'eau ferrée est encore plus simple :

« Mettez dans une carafe ou dans un vase de terre, trois cents grammes de clous neufs avec huit décilitres d'eau ; huit jours après, remplissez avec un litre d'eau, & faites-en usage avec le vin pendant les repas. Il suffit de prendre un seul verre d'eau ferrée par repas. Remplissez d'eau la carafe, au fur & à mesure des besoins.

Nous en étions là de notre examen, lorsque ma cousine Juliette entra, suivie de sa petite sœur Fanny. Elle ne pleurait plus ce jour-là. Elle était radieuse, au contraire, car son père, pour la dédommager de ce bal manqué qui lui avait coûté tant de larmes, venait de lui permettre d'organiser une petite soirée dansante pour le lundi gras.

Quand elle nous eut mises au fait de sa joie & que, de notre côté, nous lui eûmes expliqué de quoi nous étions occupées à son arrivée :

« Oh ! mais, s'écria-t-elle, cela tombe à merveille ! vous allez me trouver pour cette soirée quelques recettes qui nous sortiront des éternels sandwiches & de l'éternel punch que nous ne manquons jamais d'offrir à nos invités !

— Rien de plus facile. Nous avons les sorbets, les mousses, les glaces, les sambayons, les punches, les bischoffs, les sirops...

— J'aimerais assez un bischoff, celui-ci, tenez : Bischoff au vin de Chablis, car papa en a d'excellent.

« Mettez, dans une terrine d'office, 250 grammes de sucre en morceaux, le zeste d'un citron ; faites infuser dans 4 décilitres d'eau ; passez au tamis de soie dans un saladier ; pelez à vif deux citrons. Coupez-les en tranches et retirez-en les pépins ; mettez le vin dans le saladier : 3 bouteilles avec le liquide sucré & les tranches de citron. Servez de l'eau de seltz à part. »

— Et à mon intention, cousine Florence, ne découvrez-vous pas la recette de quelque bonne petite friandise ? insinua Fanny, celle des oranges glacées que j'aime tant, par exemple ?

— Vous n'aurez qu'à la chercher dans le numéro de Février de la *Poupée modèle*, chère enfant. Pour aujourd'hui, vous arrangerez-vous de la manière de confectionner les gaufres hollandaises ?

— Je crois bien, c'est si bon les gaufres !

— Tâchez alors de retenir que pour faire celles-ci il vous faut : « 300 grammes de farine — 200 de sucre — 140 de beurre — l'écorce râpée d'un citron — une cuillerée à bouche de rhum — une petite pincée de sel — un œuf entier & un jaune en plus. Vous opérez ensuite de la manière suivante : Rassemblez sur la table beurre, sucre, œufs, farine, citron, sel & rhum ; travaillez la pâte

(1) Boulevard Saint-Germain, 77.



de manière qu'elle soit bien lisse; divisez-la en parties de la grosseur d'un petit œuf de poule; faites chauffer un gaufrier ordinaire & mettez-y un des morceaux. Fermez le gaufrier avec précaution pour que la gaufre prenne une forme ovale longue; retournez le gaufrier, & lorsque la gaufre est d'une couleur jaune-doré, démoulez & placez sur un tamis. Ces gaufres se servent froides. On peut remplacer le rhum par de l'eau-de-vie ou du kirsch. »

— Pour cette fois, fermez votre livre, Florence; voici bien assez longtemps que nous abusons de votre bonne volonté & des excellentes recettes de monsieur Gouffé. Ce serait de l'indiscrétion, à la longue.

— Rassurez vous, mesdames. Le *Livre des Conserve* est assez riche pour que de pauvres petites ménagères comme nous y puissent grappiller un peu sans l'appauvrir; car, outre tout ce que nous venons d'y emprunter, il contient encore plus de 500 recettes. C'est, d'ailleurs, selon moi, le meilleur moyen de faire apprécier cette utile primeur à nos amies du *Journal des Demoiselles*, à qui je vais envoyer le compte rendu de notre conversation; &, de plus, j'extraurai à leur intention deux ou trois recettes maigres qu'elles essayeront en carême.

#### SAUCISSON D'ANGUILLE AU MAIGRE.

Prenez une anguille de rivière, de préférence à celles d'étang, parce que ces dernières ont souvent un goût de vase. Retirez la première peau; échaudez dans l'eau bouillante pour retirer plus facilement la première peau. Coupez les arêtes qui se trouvent dessus & dessous l'anguille. Fendez-la sous le ventre dans toute sa longueur, sans la séparer; enlevez la grande arête du milieu; ciselez légèrement la chair; mettez-la dans une terrine avec du gros sel. Préparez une farce avec de la chair de brochet pilée & passée au tamis. Prenez 400 grammes de beurre pour un kilogramme de chair; mettez la chair & le beurre dans un mortier avec 25 grammes de sel épicé. Pilez & ajoutez trois œufs l'un après l'autre. Lorsque la farce est bien lisse, mettez-la dans une terrine avec 300 grammes de filets d'anchois bien dessalés, grattez la peau & retirez les arêtes. Égouttez l'anguille, essuyez-la avec une serviette de manière qu'il ne reste pas un grain de sel; étalez-la sur un linge, mettez la farce dessus, refermez l'anguille, roulez-la serrée dans la serviette dont vous ficellerez les bouts en ajoutant de la ficelle de distance en distance pour la maintenir. — Faites cuire une heure dans une poissonnière avec moitié vin blanc & moitié eau; ajoutez carottes & oignons coupés très-mince, bouquet de persil, thym, laurier, quatre clous de girofle, sel & poivre. Laissez refroidir à moitié de la cuisson; retirez l'anguille de la serviette que vous laverez, & emballez le saucisson dans la même serviette. Serrez fortement pour éviter le vide à

l'intérieur du saucisson; suspendez-le dans un endroit frais & aéré pour qu'il refroidisse entièrement; ensuite retirez le saucisson de la serviette & servez. Ce saucisson étant maigre, on ne le renferme jamais dans des boyaux. La farce pour ces saucissons peut se préparer avec de la chair de carpe, de merlan, de congre, & généralement avec tous les poissons à chair ferme.

#### CANAPÉS D'ANCHOIS.

Coupez des lames de mie de pain de 7 centimètres de long sur 4 de large, & de 8 millimètres d'épaisseur; faites-les griller légèrement des deux côtés; étalez du beurre très-fin sur un côté de la tartine; masquez le beurre avec des filets d'anchois, des œufs durs & du persil hachés. On sert ces canapés comme hors-d'œuvre dans un dîner ou dans les soirées avec des sandwiches.

Sur ce, bon appétit, chère Jeanne!

Ta dévouée,  
FLORENCE.

## M O D E S

Les petites tuniques de couleur sont ce qu'il y a de plus joli, le soir, pour les jeunes filles.

Le rose & le vert sont les couleurs dominantes. Les jupes, en tarlatane, se font avec un grand volant dans le bas, ou avec beaucoup de petits, tuyautés ou plissés à plat. Ces derniers, plus jolis & plus solides, ont aussi l'avantage de se repasser très-facilement.

Les tuniques sont en soie ou en velours. On en voit de très-courtes & n'ayant des basques que devant. Par derrière, un gros pouff de tarlatane surmonté d'un nœud large & court, en étoffe pareille à la tunique. On les garnit d'un plissé de tarlatane blanche & d'un plissé de tarlatane de couleur. Une natte de même étoffe termine bien ces plissés.

Toilette simple & distinguée pour jeune fille:

Jupe de tarlatane blanche. Dans le bas, un volant haut de 25 centimètres, & bordé d'un biais de soie blanche; au-dessus de ce volant, cinq biais semblables, hauts de 5 centimètres, & séparés par le même espace. — Petite jupe de soie blanche, très-courte devant, relevée en pouff par derrière & garnie d'un effilé de soie blanche. — Corsage de soie blanche orné comme la jupe. — Cette même toilette est charmante avec les biais du jupon en satin; la petite jupe & le corsage en châlis blanc satiné.

Les jeunes filles mettent généralement peu de chose dans les cheveux: une rose, un petit nœud.



Presque toujours un petit bouquet de côté au corsage.

Pour les dames, on voit beaucoup de guirlandes rondes, dont le devant forme diadème. On en fait de ravissantes en roses de différentes couleurs.

On se coiffe très-haut sur le devant, & très-bas par derrière.

Beaucoup de nattes, souvent dans un filet. Des boucles très-tombantes.

Le velours noir s'emploie toujours beaucoup en ceinture, en nœud, pour relever des jupes blanches, & en ornements de corsage.

Les jupes de tulle sont très-souvent relevées par de gros bouquets de fleurs mélangés de nœuds de velours, & placés en arrière; mais c'est fort élégant, & peu de jeunes filles en mettent.

Les nuances fort à la mode, pour les jeunes femmes, sont *fleurs de pêcher et abricot*. Beaucoup de tuniques de soie ou de velours, très-foncées, sur des jupes très-claires.

Le tulle noir fait de délicieuses toilettes, avec des roses, des fleurs cerises, de la dentelle noire ou blanche, etc.

Pour les jeunes femmes, il est facile d'organiser, sur n'importe quelle robe unie, un pouff ou seconde jupe avec un châle de dentelle. Qu'il soit carré ou long, la fantaisie du moment permet, pour peu que l'on ait un peu de goût, de faire cela soi-même, en y ajoutant des nœuds de ruban, de velours & des fleurs.

Les jupes pour mettre sous les paniers de dentelle sont quelquefois en tarlatane de couleur cerise, bleu, vert ou jaune, & avec une masse de petits volants découpés, montant jusqu'à la taille. La tête de ces volants est traversée par un petit ruban ou un velours. Le corsage doit être orné de dentelle comme le panier.

Les jeunes filles peuvent se faire des robes ainsi couvertes de petits volants en mousseline de couleur unie, rose par exemple. Il faut ourler les volants. Sur ces jupons, on met une tunique ou petite jupe en gaze de Chambéry, châlis ou mousseline blanche. Cela fait des toilettes bon marché & assez élégantes.

Une façon très-jeune aussi & peu coûteuse : jupe entièrement couverte de petits volants alternés rose & blanc, en tarlatane ou en mousseline.

Une rose rose & une rose blanche dans les cheveux, & au corsage.

Sur des robes toutes blanches, on met de larges ceintures unies ou algériennes. Ces ceintures sont retroussées en fronçant un peu les pans qui viennent bouffer à la suite du corsage; lequel doit être de même étoffe que la ceinture & forme ainsi tunique.

Il est essentiel pour être bien habillée, & soutenir la queue des robes, d'avoir des jupons d'une bonne coupe. La grande maison de blanc du boulevard des Capucines t'offrira un assortiment complet des modèles les mieux réussis. Les uns ont un grand volant par derrière, très-diminué par devant; les autres, des broderies, des entre-deux, des valenciennes, guipure, dentelle de Bruges, etc.

Cette maison est du reste très-connue par son bon goût & fournit les plus belles corbeilles de mariage, trousseaux & layettes.

Il y a un choix considérable de parures de formes parfaites.

D'abord la parure Dubarry, se mettant sur une robe fermée ou ouverte, à volonté. Quand la robe est fermée, on rattache la parure par deux nœuds de ruban; quand elle est ouverte, on met, au milieu, une croix ou un médaillon pendus à un velours.

Puis le plastron carré, composé de petites ruches coquillées, formant jabot de dentelle, en valencienne, dentelle de Bruges, maline, etc.

J'ai encore remarqué de petites collerettes charmantes, faisant un peu la pointe par derrière, & se réunissant en jabot devant. Un petit velours ou ruban passe au travers & vient se nouer sous le cou.

Chaque parure a les manchettes analogues. Les unes se rabattent sur la main, les autres, au contraire, sont remontantes en gantelet.

Quelques-unes sont faites pour se mettre avec des manches ouvertes.

On fait aussi quelques parures mélangées de dentelle blanche & de dentelle noire.

Pour mettre habituellement, les cols & manchettes plates, en toile, sont toujours très-bien portés.

Dans cette maison, qui s'intitule avec raison GRANDE MAISON DE BLANC, tant elle est vaste & bien fournie, j'ai vu de charmants modèles de chemises de jour & de nuit, des camisoles extrêmement bien confectionnées; le tout garni de petits plissés de broderies anglaises, de valencienne, d'entre-deux, etc.

Puis, des corsages de dessous, à petites basques, de formes excellentes; des corsages de mousseline montants, ouverts en carré, ouverts en cœur, en châles, etc.

D'autres croisant devant & admirablement bien brodés.

Cette maison a aussi une spécialité pour les robes de premières communiantes. Nous en parlerons dans ma prochaine causerie, ainsi que de très-confortables robes de chambre que j'y ai remarquées.



## EXPLICATIONS

### GRAVURE DE MODES

*Toilette de jeune femme.* — Robe en popeline d'Irlande. — Jupe avec haut volant plissé, doublé en mousseline raide, tête formée par un plissé arrêté au milieu par un velours de même nuance que la popeline. — Tunique bordée du plissé double avec velours surmontant un effilé-glands; elle est doublée d'une mousseline plus courte de 15 à 20 centimètres, et arrêtée sur la doublure à 30 centimètres du bas; puis on pose à la même hauteur, à l'envers, un ruban de fil sur lequel on arrête les trois gros plis du milieu. — Corsage montant avec plissé double à l'encolure; au bas de la manche, volant plissé avec petite tête double, rappelant l'ornement du jupon. — Ceinture bordée de velours, pans garnis d'un effilé-glands. — Petit paletot fendu, orné de l'effilé-glands, surmonté d'un velours et d'un plissé double au bas de la manche. — Chapeau en tulle bouillonné avec plissé en velours, barbes en dentelle plissée sur un biais de velours, rose mousseuse avec boutons.

*Toilette de diner pour jeune fille.* — Robe en taffetas glacé, ornée de petites ruches en taffetas, effilées des deux côtés. — Tunique relevée légèrement derrière; chaque lé, formant une large dent de feston, est entouré de la ruche. — Corsage plat fermé par une double rangée de boutons réunis par une agrafe en passementerie, manche plate avec jockey bouillonné, bordé d'une ruche; une petite ruche borde le bas de la manche. — Col Gabrielle, en batiste, garni d'une engrêlure et d'une valencienne, manchette assortie. — Velours bleu dans les cheveux.

*Costume de petit garçon.* — Jupe en cachemire bordée d'un biais en velours. La jupe est montée à la ceinture par un gros pli devant et quatre plis de chaque côté; sur le milieu du pli du devant, on pose de gros boutons en velours. — Veste longue fendue sur le côté et derrière; on pose un petit revers en velours à chaque fente de la basque. — Col, revers et parement en velours. — Chemisette en batiste avec col piqué en toile. — Cravate en foulard.

### GRAVURE DE LINGERIE (1)

1, Bonnet du matin, draperie en mousseline garnie d'une valencienne avec médaillons brodés en applique, diadème coquillé avec nœud en ruban.

2, Bonnet-fanchon en tulle, garni d'une dentelle dont le pied est maintenu par un ruban passé dans une engrêlure; barbe formée par deux rangs de dentelle, séparés par le même ruban; touffe de primevères de Chine & nœud de large ruban.

3, Fichu drapé, biais double en mousseline, formant deux plis, bordé d'une valencienne fixée par un cordon d'appliques brodées, nœud en satin.

4, Toilette de première communiant. — Robe en mousseline suisse, ornée de deux volants tuyautés, gar-

nis d'une valencienne très-basse; les volants sont séparés par deux plis. — Corsage, avec plastron droit, plissé en travers & bordé d'un volant pareil à ceux de la jupe, mais plus petit. — Ceinture plissée, bordée des deux côtés d'un tuyauté bas, garni de la petite valencienne. — Manche avec revers plissé, posé en biais, garni d'un petit volant. — Bonnet en tulle illusion, orné d'une ruche coquillée, nœud aigrette. — Voile en mousseline.

5 et 6, Parure Dubarry, en mousseline tuyautée, garnie d'une valencienne; le tuyauté est arrêté au milieu par un ruban; au n° 5, le nœud est fixé à l'encolure pour col montant; au n° 6, il est posé au bas des pattes & forme fichu ouvert.

7 & 8, Parure en dentelle pour robe décolletée en carré, col montant, plastron recouvert de deux dentelles tuyautées, retenues par une dentelle basse fixée par des appliques brodées. — Manche assortie.

### TROISIÈME CAHIER

Serviette à thé — P. A. B. enl.  
— Dentelle au crochet en trave  
lité — Brioche au crochet — C.  
T. Y. — A. C. pour taie d'ord  
— Bavoir — Alphabet — Mouch  
— Panier à ouvrage — Timbre  
Entre-deux — J. T. enlacés —  
M. C. — Entre-deux — Moucho  
avec J. G.

### PLANCHE III

#### Premier côté.

Corsage pour la toilette de première communiant.  
(gravure de lingerie de ce mois).

Corsage de dessous, même toilette.

#### Deuxième côté.

Casaque, première toilette, gravure de ce mois.

Veste pour petit garçon, idem.

### TAPISSERIE COLORIÉE

Bande pour ameublement.

Le maïs est en cordonnet ou en soie d'Alger.

Les abonnées à l'édition verte recevront au 16 les patrons suivants :

### PLANCHE VIOLETTE

Corsage à basque en carré, deuxième toilette, gravure n° 3730.

Pardessus pour dame âgée.

Printanier manteau à capuchon.

Vêtement pour petite fille de huit à dix ans.

### PLANCHE DE PATRONS

A PIÈCES INDÉPENDANTES ET POUVANT SE DÉCOUPER

Corsage décolleté, première toilette, gravure 3740.

Corsage à revers et pèlerine.

(1) Tous ces modèles ont été pris à la Grande Maison de Blanc, boulevard des Capucines, 6.



## MOSAÏQUE

### AU DÉSERT

« ... Nous traversions les plateaux autrefois fertiles d'El-Arich, une ombre noire se leva derrière un pan de mur & se mit à courir après nous. La population arabe nous avait poursuivi de ses importunités tout le jour, & il nous en avait coûté un bon nombre de *bachis*. On cria à cette apparition : — Va-t'en, tu n'auras rien ! Elle persista & finit par nous rattraper. C'était une vieille femme, vêtue d'un sarrau bleu, pieds nus, tête voilée. Elle s'approcha de moi & me mit dans les mains une tomate & deux concombres. Puis, sans attendre un remerciement, elle se retira, en disant à notre chamelier : — Il a une mère, elle sera heureuse de savoir que j'ai donné à son fils de quoi se rafraîchir après les souffrances du désert.

» Pauvre femme inconnue, dont je n'ai pas même vu les traits, qui, dans ta misère, te dé-

pouillais pour un étranger, ton souvenir restera toujours vivant au fond de mon cœur. Je n'avais plus de mère, je n'ai pu lui dire ta sainte action. Mais toi, certainement, tu avais un fils ! »

LÉON LAGRANGE.

♦♦

La richesse est comme un serpent qu'un sage enchanteur peut prendre par la queue sans en être mordu, mais qui se replie & blesse mortellement celui qui ignore l'art de charmer.

CLÉMENT D'ALEXANDRIE.

♦♦

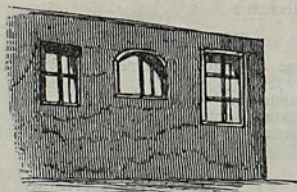
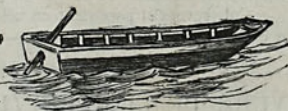
Il n'y a que les peines de cœur, c'est-à-dire la perte des amis, des parents & des gens de bien, & ses propres fautes, qu'il ne soit pas permis de traiter avec légèreté.

FONTANES.

et du Logogriphe de Février est : IRÈNE, où l'on trouve : Reine, Rien.

ATION DU RÉBUS DE FÉVRIER : Se garde mal qui ne se garde toujours.

## RÉBUS







3729

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Modes de M<sup>me</sup> Horst, 3, r. Drouot, Rubans et Passementeries de la Ville de  
 Lyon, r. de la Ch.<sup>e</sup> d'Antin, 6. Corsets de M<sup>me</sup> de Vertus, square 27, r. de la Ch.<sup>e</sup> d'Antin.  
 Ayuntamiento de Madrid*

*Bruxelles Desterbecq Rue du Casino 9 Porte de Cologne*

*S. B. Fuller 61, Pall Mall, London*

*Amsterdam Desterbecq Vijzelstraat X. 54g*









3740

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

Paris, Boulevard des Italiens, 1

*Coiffures de Grande Saison*

*elles* Desterbecq & de Casna 9, Porte de Cologne

*Aruntamiento de Madrid*

*Amsterdam Desterbecq Vijzelstraat X 349*









3739

# *Modes de Paris* Journal des Demoiselles

Paris. Boulevard des Italiens, 1.

*Coiffures de Paris - Corsets de M<sup>mes</sup> de Vertus, sœurs, 27, r. de  
de la Ch<sup>se</sup> d'Antin - Parfumeries de M<sup>rs</sup> Pinard et Meyer, 30, B<sup>de</sup> des Italiens.*

*Reizelles Desterbecq Rue du Casco y Porte de Glogne*

*S. B. Fuller by Phil. West London*  
Ayuntamiento de Madrid

*Amsterdam Desterbecq Vyzelstruut 8. 349*









E. PRÉVAL

3730

*Modes de Paris*  
Journal des Demoiselles

Paris. Boulevard des Italiens, 1.

Coutelles de M<sup>me</sup> Du Rier, f. Anc<sup>te</sup> M<sup>me</sup> Du Buisson, Rue

Holberg, 3. Place de l'Opéra. Ayuntamiento de Madrid<sup>te</sup> des Panoramas.

Stettin Desterbecq Rue du Grandg Porte de Cologne.

S. B. Fuller & Co. Pall Mall London.

Amsterdam Desterbecq Vrijheidswaag 1. 360









3732

*Modes de Paris*  
**Journal des Demoiselles**

ET PETIT COURRIER DES DAMES

Réunis

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

*Cravestissements.*

Magicienne — Ben — Paysanne — Napolitaine  
**Ayuntamiento de Madrid**

1000  
 1000 rue du Casino y Porte de Cologne

S. B. Fuller, 61, Pall Mall, London

Amsterdam Desterbecq Vysestroni X 349







# JOURNAL

DES

# DEMOISELLES

## ÉDITION BI-MENSUELLE

MODES, TRAVAUX, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### MODES

Nous sortons de la neige, à peine le baromètre remonte-t-il au beau temps, on nous parle déjà de printemps et de toilettes fraîches. Quel entrain ! nous ne savons plus auquel entendre. N'anticipons pas aussi ardemment sur l'avenir. Pensons au moment présent ; c'est le plus sage. Le soleil de mars est trompeur ; combinons ensemble quelques toilettes « entre deux saisons » également bonnes, pour les fêtes de Pâques et pour les derniers jours de l'hiver.

Il y a, en ce moment, au *Grand Marché Parisien*, rue Turbigo, 3, beaucoup de choix d'étoffes de laine et de taffetas, deux genres réservés aux toilettes dont nous allons nous occuper.

Le taffetas Raphaël est en première ligne ; les personnes qui veulent une robe noire solide, et qui ne tiennent pas exclusivement au taffetas mat, ou à la faye, prendront le taffetas Raphaël, d'un effet brillant et d'un très-beau noir, de préférence au taffetas à reflets veloutés et mats, parce que ce dernier, quoique d'une qualité extra-forte, ne dure pas autant que l'autre, et coûte au moins un tiers de plus.

Taffetas Raphaël brillant, 7 fr. 75 le mètre.

Taffetas Raphaël mat et velouté, 10 et 12 fr. 75.

Pour une belle toilette, celui-ci est préférable, le taffetas brillant n'étant plus aussi à la mode.

Les petits taffetas de printemps sont déjà en vente. Ils coûtent très-bon marché ; les pékinés sont toujours les plus à la mode et en même temps les meilleurs. Il y a surtout un genre, couleur sur couleur, qui est très-joli et très-nouveau : la raie foncée, sur un fond clair ; gris de fer sur gris de perle ; violet et violette de Parme ; marron et havane, etc. Pour robes de jeunes filles, ces taffetas sont charmants, surtout en couleurs claires ; de même les petites rayures satinées sur fond blanc : rayures cerise, lilas, vert-de-lumière, bleu saphir. Pour une robe de soirée ou de dîner, les raies *cerise* ou vert-de-lumières sont les plus jolies, parce qu'elles ont une teinte prononcée qui ne perd pas, le soir, comme le bleu ou le lilas.

J'indiquerai tout à l'heure la nouvelle mode pour employer avantageusement ces taffetas de couleur en robes de jeunes filles.



Je veux encore indiquer quelques objets remarquables de la même maison.

Pour costumes de jour, il y a une grande variété de tous les lainages; on envoie, sur demande, tous les échantillons.

Au comptoir de la lingerie et des confections, le choix est également très-étendu. Les manches garnies de mousseline ou de dentelle; les diverses formes de garnitures de corsages, soit en bandes pour corsages ouverts, soit en fichus. J'ai remarqué un genre de fichu, nouvelle forme: il ressemble au Charlotte Corday, quoique tout différemment taillé; on le met sur corsage ouvert ou décolleté; il est carré dans le bas, à plis arrêtés dans le haut; la garniture est un volant de mousseline plissé au fer. — C'est un modèle très-joli, je le signale aux jeunes filles pour le mettre, par exemple, avec une de ces robes de taffetas pékin, dont j'ai parlé tout à l'heure.

..

Voici une charmante robe de taffetas printanier pour soirée ou dîner: La robe est en taffetas rayé, vert-de-lumières, sur fond blanc; la raie satinée; jupe à traîne, garnie d'un haut volant à plis plats, surmonté d'un bouillon de satin vert; sur le devant, des biais de satin vert, bordés du même taffetas que la robe; il y a cinq biais; la bordure est un tout petit ruché aux deux extrémités du biais. Corsage carré, dans lequel est placé un tulle illusion à trois plis arrêtés. Manches-marquises, garnies d'une application d'Angleterre. Les manches, s'arrêtant au coude, doivent avoir deux garnitures distinctes; elles ont besoin d'un ou deux volants d'étoffe, avant d'y ajouter la dentelle; on pose un nœud sur le devant de la manche, en l'entremêlant de dentelle. Un nœud de ruban vert se met également au milieu du corsage, et un autre près de l'épaule, comme un bouquet.

Je propose encore, pour toilette d'un genre nouveau, une robe en taffetas gris, bleu ou rose; robe longue, garnie de bandes d'organdi, festonnées. Basquine en taffetas, garnie d'organdi, festonnée; corsage décolleté sur lequel est placé un fichu carré, comme je l'ai indiqué plus haut.

Cette toilette, portée par une femme blonde, a eu un immense succès. Le feston qui borde les bandes est à point de rose et très-épais.

La coiffure, composée de tulle illusion et de roses pompons (la robe est bleu de ciel).

On met beaucoup de boucles, même avec les nattes. — La coiffure est très-tombante; sur le sommet de la tête, très-élevée. On ne crêpe plus les cheveux sur le front; le bandeau est un peu soutenu, mais le crêpe ne s'aperçoit pas. Pour toilette de bal, on met souvent les fleurs en diadème; des boucles ou des petites touffes de cheveux soutiennent les fleurs.

Les coiffures qui ne sont pas très-habillées, ont une apparence simple et sans prétentions; mais, au fond, elles en ont beaucoup. Car il faut une foule de combinaisons pour arriver à grouper tous les faux cheveux indispensables qui forment les coiffures d'aujourd'hui.

Je dis indispensables, car, pour être bien coiffée, il faut avoir peu de cheveux à soi, et beaucoup dans les cartons, tout un attirail artificiel: nattes, grandes et petites boucles, longue chevelure naturelle, dont on fait ce qu'on veut; torsades ou nattes à volonté.

Il y a une mode charmante pour les coiffures de jeune fille: ce sont les marguerites, les bluets, liserons-mouches, etc., etc., en or émaillé. On les pique au-dessus des bandeaux, en demi-couronne; il en faut 5 ou 7, selon la largeur de la tête ou de la coiffure. Les papillons et les scarabées font aussi de très-jolies coiffures.

..

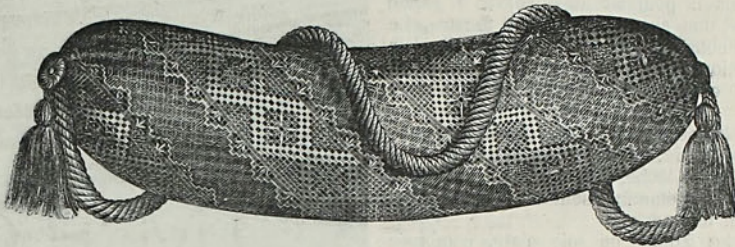
Pour que les chapeaux aillent bien, il faut encore s'occuper de la coiffure.

Demandez à madame Laure. Elle ne peut promettre un chapeau parfait si on ne se coiffe pas bien, surtout par derrière. Je vous assure que le ravissant chapeau en crêpe de chine rose, qu'elle a fait pour les visites de noce de madame de \*\*\*, et qui était un vrai bijou, aurait peut-être manqué son effet s'il n'eût été porté par une jeune femme qui se met à merveille, et qui avait compris la nécessité d'avoir pour ce chapeau des nattes tombantes et épaisses, et des boucles très-soutenues accompagnant les nattes. Le chapeau est en crêpe de Chine rose, avec bourrelet de velours noir; plume noire et plume rose; écharpe frangée sur le côté.

Autre chapeau: en velours bleu; mentonnière de velours garnie de dentelle, attachée sur le côté



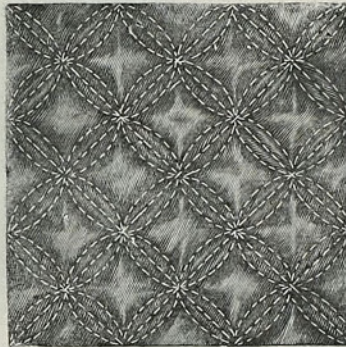
## TRAVAUX



COUSSIN DE REPOS, N° 1.

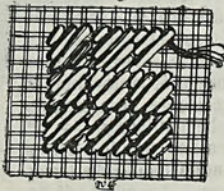
## COUSSIN DE REPOS.

Ce coussin de repos est du meilleur goût et de la plus grande élégance; il est en même temps fort utile et peut s'offrir à tout le monde comme un charmant cadeau; la couverture extérieure de ce coussin est faite en satin bleu uni, doublé de ouate; on le partage en bande de biais, comme l'indique le dessin, sur les uns on exécute avec du cordonnet blanc les petites feuilles en carreaux que

MODÈLE DE SATIN PIQUÉ  
POUR LE COUSSIN DE REPOS, N° 2

représente le dessin 2; sur les autres on fixe l'entre-deux en filet guipure du dessin 3, et qui produit un très-riche effet.

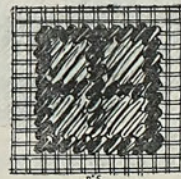
Le coussin terminé, on met à ses extrémités un gros cordonnet de couleurs assorties, qui permet de le fixer à la hauteur où l'on désire qu'il soit; on y ajoute deux glands, et ce charmant travail est achevé. On pourrait l'exécuter avec du satin d'une autre couleur, et même un autre genre d'étoffe.



N° 9

DIFFÉRENTS POINTS DE TAPISSERIE POUR  
REPLIR DES FONDS DE CHAISES, TABOURETS,  
COUSSINS, ETC., ETC.

**POINT GRAND PIQUÉ.** — Ce travail se fait en biais: piquez l'aiguille dans le canevas: faites un point ordinaire de tapisserie, ne le recouvrez pas. (Vous travaillez toujours de gauche à droite.) Descendez d'un point et piquez l'aiguille en biais à la hauteur du premier point que vous avez fait. Vous devez couvrir avec ce point deux points de canevas. Descendez encore d'un point et remontez l'aiguille à la hauteur des points déjà faits.



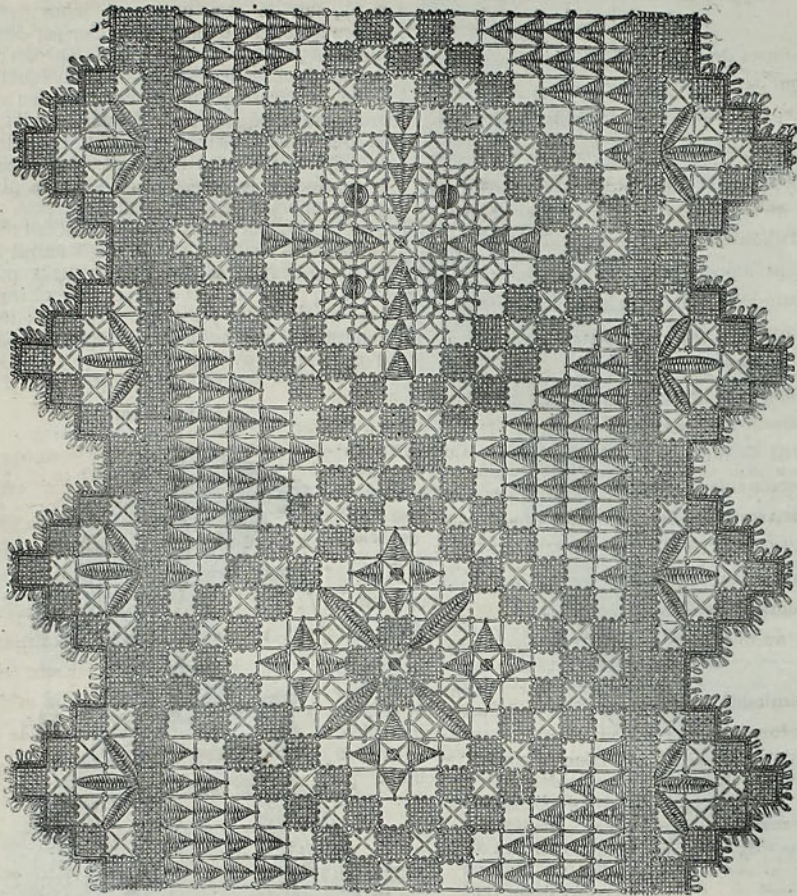
N° 10

**POINT TREILLAGE.** — Laine vert foncé, laine vert clair. On fait avec la laine foncée un encadrement au point de tapisserie et l'on remplit les petits carrés avec le point grand piqué. Ces différents points de tapisserie peuvent servir non-seulement comme fond à des bouquets, mais encore peuvent être employés seuls pour de petits ouvrages, tels que dessous de lampe, pochettes, etc., etc., ils forment par eux-mêmes un joli dessin. Il doit couvrir 3 points du canevas; puis vous recommencez 2 points et un point. Ces cinq points ainsi faits forment un carré qui ressemble au piqué blanc. Vous recommencez indéfiniment jusqu'à ce que vous ayez rempli le canevas.





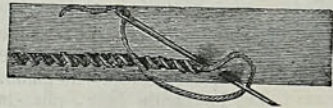




ENTRE-DEUX AU FILET GUIPURE POUR LE COUSSIN DE REPOS, n° 3.

## BORDURE EN FILET GUIPURE.

Ce dessin, très-riche et de très-bon goût, est destiné au coussin de repos du n° 1, il pourrait aussi servir à exécuter des bandes qui alternent avec du satin ou de la mousseline et feraient des rideaux très-élégants. La grosseur du fil sera proportionnée à l'usage auquel l'ouvrage sera destiné. Quant aux points, ils sont très-clairement indiqués dans le dessin. Chacune des dents est entourée d'un point de feston très-serré; entre chaque 2 points on ajoute ensuite un point de picot comme celui dont on se sert pour la dentelle.



POINT DE PASSEMENTERIE, n° 5.

Il est facile de voir la manière dont ce point s'exécute : on pique l'aiguille de haut en bas à travers l'étoffe, puis on tourne le fil autour de l'aiguille. Ce point, dont on se sert beaucoup pour ce travail d'application, est un gracieux ornement.



SUITE DE L'ALPHABET AU PLUMETIS



par une rose couleur topaze; deux plumes : l'une noire et l'autre topaze; celle-ci beaucoup plus longue.

Les coiffures de spectacle; pour les Italiens et l'Opéra, ont des fleurs ou des plumes.

Du reste, il y a tant de variété dans ce genre, qu'on ne peut qu'esquisser les plus remarquables : une couronne de primevères de toutes couleurs, une autre en œillets panachés; diadème d'étoiles ou de médaillons en diamants; des scarabées mêlés à des papillons de velours; quelquefois un simple ruban de velours, avec large plaque de pierrieres ou aigrette, Barbes de blonde tombant en voile derrière; mantille de dentelle noire, soutenue par des roses ou par un croissant en diamants.

Une innovation se prépare — chapeau et vêtement assortis — innovation charmante dans laquelle on reconnaît ce goût si pur et essentiellement parisien qui caractérise la maison Laure (1).

Que l'on se figure ce vêtement et ce chapeau en crêpe de Chine blanc, bleu, rose, gris ou lilas avec des ornements d'une richesse et d'une originalité telles qu'il ne m'est pas permis d'en parler d'avance.

L'effet inimitable de ces deux objets de toilette, ornés de même et d'une forme aussi distinguée qu'inattendue, est indescriptible. On peut dire du moins que ces deux créations seront la suprême élégance de demain.

M<sup>me</sup> de X... a commandé un modèle de ce genre en crêpe de chine noir rehaussé d'une rose rose et d'ornements d'un effet ravissant.

..

La bonneterie est arrivée aujourd'hui à un grand perfectionnement dans la maison du *Grand-Frédéric*. — Les bas habillés sont toute une œuvre d'art; c'est à cette maison que nous devons l'invention du petit canezou de cachemire rose, si

invisible qu'on peut le mettre sous une guimpe de tulle, ou un corsage de gaze; c'est là encore qu'on peut choisir les plus jolis bas de laine de couleur, et surtout les bas de soie, à jours et à raies de couleur.

Je veux signaler enfin les capelines nouvelles en laine blanche, à grelots et à bouffettes : le premier modèle a été commandé pour l'Impératrice. Quand je dis capeline, je devrais plutôt dire écharpe, car cette capeline est très-longue, et disposée pour entourer la tête et le cou. Le prix de ces jolies écharpes ou sorties de bal n'est pas élevé, et je les recommande tout spécialement, ainsi que toute la bonneterie du *Grand-Frédéric*.

..

De tous les éléments sur lesquels reposent l'élégance et la grâce d'une toilette, il n'en est pas de plus important que le corset. Aussi ne saurions-nous trop rappeler ici les nouveaux corsets de madame Léoty (1), tant pour les robes de bal que pour les costumes de ville : le *corset de voyage*, le *corselet grec* et surtout la *ceinture d'épaules*, si nécessaires pour les jeunes filles. Cette *ceinture*, en donnant une grâce nouvelle à la taille, lui conserve toute sa souplesse, et au point de vue de la santé, n'a aucun de ces inconvénients que les mères prudentes redoutent avec tant de raison.

..

L'*equ* et la *pommade vivifiques* sont connues depuis longtemps, et leur renommée est bien justifiée. Elles ne doivent leur succès qu'à l'expérience réitérée que l'on en a pu faire. La *pommade* et l'*equ vivifiques* (2) empêchent non-seulement la chute des cheveux, mais elles en préviennent la décoloration. On peut presque affirmer que les jeunes femmes qui se servent chaque jour de l'une et de l'autre, en avançant en âge, pourront conserver à leurs cheveux leur couleur naturelle.

(1) 1, boulevard des Capucines.

(1) 8, place de la Madeleine.

(2) 24, rue d'Enghien.



## EXPLICATION DES GRAVURES

N° 3739.

### TOILETTES DE SOIRÉE

*Première Toilette.* — Robe à traîne en faye. La jupe est unie, bordée dans le bas d'une grosse ganse recouverte en même étoffe que la robe. Les lés de derrière forment panier; ils sont coupés en biais au milieu et droit fil sur les côtés. Trois plis placés un peu plus bas que la fente relèvent le milieu; ces mêmes plis se font sur le droit fil et sont retenus par les lés de côté. — Corsage ouvert à petites basques devant, longues et pointues derrière. L'ouverture du corsage est garnie d'un biais de velours, sur lequel est posée une angleterre qui est retenue au milieu par un nœud en velours; dans l'intérieur, plissé de crêpe lisse blanc. — La basque derrière est garnie d'un biais de velours; sur cette basque sont posées deux petites pointes d'Angleterre. — Ceinture en velours avec un seul gros nœud. — La traverse du nœud laisse voir la faye dont elle est doublée. — Manche à engageantes, un volant de velours doublé de faye surmonté de biais de crêpe lisse blanc; au-dessus, un biais de velours sur lequel remonte une angleterre; nœud de velours posé sur les biais de crêpe; une angleterre est cousue sous le volant de velours et rabat sur la main. — Dans les cheveux, deux nœuds en velours, dont la traverse laisse voir la faye. — Bottines Louis XV en faye avec nœud de velours. — Gants blancs.

*Deuxième Toilette.* — Robe en faye noire; la jupe est ronde; un haut volant froncé est posé dans le bas; sur ce volant, trois larges biais de velours noir. Au-dessus du volant, sont posés deux biais de velours noir surmontés de plissés en faye. — Corsage ouvert, orné d'un biais de velours et d'un plissé en faye. L'ouverture du corsage est arrondie, la garniture remonte vers le mi-

lieu que l'on garnit d'un nœud de velours. Basque garnie de velours et d'un plissé. Cette basque s'arrête sur les côtés, où elle est retenue par un nœud de velours noir. — Ceinture en velours, ruchée à partir de chaque côté de la basque. — Manche ornée de deux volants surmontés de deux biais de velours et de plissés en faye; dans l'intérieur, dentelle; velours noir dans les cheveux, retenu par une agrafe en or.

N° 3740

### TOILETTES DE SOIRÉE.

*Première toilette.* — La jupe est en faye, garnie d'un volant de gaze de Chambéry blanche; il est plissé au fer, et doit avoir au moins 40 ou 45 centimètres de haut. — Un bouillonné de faye est posé au-dessous du petit volant qui fait tête. Sur cette jupe, une traîne en faye, garnie d'un volant comme la jupe et du même bouillonné de faye. Pour troisième robe, une longue traîne en gaze de Chambéry, blanche et unie comme celle des volants; elle est garnie d'un volant plissé en gaze de Chambéry blanche. Cette seconde traîne n'a aucun ornement de faye, excepté deux gros choux de cette étoffe, qui la relèvent sur le côté. Le corsage est en faye, à longue pointe devant et à basques derrière. Il est orné comme les robes; un même bouillonné plus petit est posé dans le haut. — Collier de velours noir avec croix ou médaillon. — Souliers à bouffettes en faye. — La coiffure a pour ornement une plume et une cocarde de velours noir. La plume doit être de la couleur de la toilette.

*Deuxième toilette.* — Robe de satin. — Ceinture de velours; le corsage a un biais et un petit ruché formant bretelles devant et derrière. — La robe est longue, sans pouff, soutenue seulement par des cordons intérieurs.

A ce numéro sont jointes les gravures 3739, et 3740, et pour les Abonnées à l'ÉDITION de 20 fr. à Paris, et 24 fr. dans les départements, *édition verte* — deux planches de patrons : la première planche donnant les modèles suivants :

#### PREMIER COTÉ.

Corsage à basque de la deuxième toilette 3739.  
Pardessus pour dame âgée.

#### DEUXIÈME COTÉ.

Printanier, manteau à capuchon.  
Costume pour petite fille de huit à dix ans.

La seconde planche donnant les patrons suivants à pièces indépendantes & pouvant se découper :

Corsage à revers avec pèlerine.  
Corsage décolleté, 2<sup>e</sup> toilette, gravure n° 3740.







